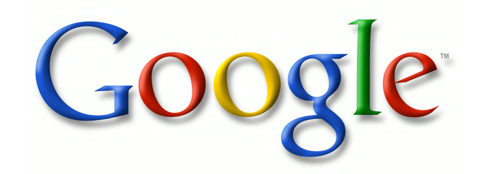






JULES JANIN

LAMARTINE

1790-1869

(Extrait de la *Revue Moderne*)

PORTRAIT A L'EAU-FORTE PAR MARTIAL

Admirons cependant le destin des grands hommes;
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
(CORNEILLE, *La Mort de Pompée*.)

PARIS
IMPRIMERIE JOUAUST

MDCCCLXIX

N

JULES JANIN

LAMARTINE

1790-1869

Offert à M. Guéroult
par son tout dévoué

[illegible]

LAMARTINE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman, avec épreuves du portrait avant la lettre.



A. DE LAMARTINE





Gabriel

JULES JANIN

LAMARTINE

1790-1869

(Extrait de la *Revue Moderne*)

PORTRAIT A L'EAU-FORTE PAR MARTIAL

Admirons cependant le destin des grands hommes;
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
(CORNEILLE, *La Mort de Pompée.*)

PARIS

IMPRIMERIE JOUAUST

MDCCCLXIX



LAMARTINE

> **Ce poëte adorable, adoré, qui vient de s'éteindre au milieu du honteux silence de la jeunesse française...**

I

Nous ne saurions mieux commencer que par ces belles paroles d'un honnête homme et d'un grand écrivain [1] cet humble et rapide récit où seront contenus la vie et la mort de M. de Lamartine. Il est nôtre ; il fut notre inspiration ; jusqu'à

1. M. John Lemoinne.

rtu. Nous étions encore au collége,
savions le chef-d'œuvre et le nom
qui, de son premier souffle, avait
le vouloir, sans le savoir, les vieux
s. Il y avait dans la maison de son
vermoulu qu'on appelait *le Salon*
es étaient là représentées dans leurs
: Euterpe, Érato, Terpsichore
, et (voyez la prévoyance !) elles
mauvais visage à ce jeune homme
jamais qu'en tremblant dans ce
ire. Apollon lui-même, ami des
mblait indigné, si par hasard l'en-
essayait ses premiers vers, non pas
habile, mais tout simplement sur le
tenaient le dieu chauve de l'abbé
our joufflu de M. de Parny.

Alphonse de Lamartine était mieux
nt révolté, c'était l'ignorant le plus na-
e poésie à l'ancienne marque dont les
plus lettrés de l'empereur Napoléon Ier
leurs délices, à l'imitation d'un prince
sans goût qui préférait *Ossian* au di-
e, et les vers de M. Baour-Lormian

la fin de nos jours il sera pour nous, faibles mortels, le maître et le Dieu. Nous ne savons rien de plus grand; nous ne saurions saluer de majesté plus haute et plus juste. Encore épouvantés de cette mort que nous ne savions pas si prochaine, il y aura nécessairement une grande hésitation, mais pas un doute en cette histoire, où va se montrer, dans son génie et sa grandeur, cet homme excellent, qui disait si bien, parlant de lui-même : « J'ai peu rencontré de méchants sur ma route; j'ai vécu dans une atmosphère de générosité, d'amour et de vertu; je ne me souviens que des bons; j'oublie les autres sans efforts. Mon âme est comme les cribles où les laveurs d'or du Mexique recueillent les paillettes du pur métal dans les torrents des Cordilières. Le sable en retombe, l'or y reste. A quoi bon charger la mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, charmer, ou consoler le cœur?... »

Ce héraut de tous les vrais poëtes de ce siècle et du siècle à venir nous précéda de quinze ans dans la vie; à peine si nous pouvions le suivre, émus et charmés, dans ses sentiers pleins de

grâce et de vertu. Nous étions encore au collége, et déjà nous savions le chef-d'œuvre et le nom de cet inspiré qui, de son premier souffle, avait renversé, sans le vouloir, sans le savoir, les vieux autels poétiques. Il y avait dans la maison de son père un salon vermoulu qu'on appelait *le Salon des Muses*. Elles étaient là représentées dans leurs divers attributs : Euterpe, Érato, Terpsichore et Melpomème, et (voyez la prévoyance !) elles faisaient si mauvais visage à ce jeune homme qu'il n'entrait jamais qu'en tremblant dans ce vieux sanctuaire. Apollon lui-même, ami des neuf Sœurs, semblait indigné, si par hasard l'enfant de céans essayait ses premiers vers, non pas sur une lyre inhabile, mais tout simplement sur le piédestal où se tenaient le dieu chauve de l'abbé Delille et l'amour joufflu de M. de Parny.

Le jeune Alphonse de Lamartine était mieux qu'un enfant révolté, c'était l'ignorant le plus naturel de cette poésie à l'ancienne marque dont les sujets les plus lettrés de l'empereur Napoléon Ier faisaient leurs délices, à l'imitation d'un prince ignorant et sans goût qui préférait *Ossian* au divin Homère, et les vers de M. Baour-Lormian

aux vers de Racine. Il eût donné, que dis-je? il avait donné, ce grand empereur, la médaille des grands poëtes à l'*Hector* de Luce de Lancival.

A son premier livre, à son premier cri dans ces abîmes, le poëte nouveau dissipa les ténèbres et renvoya dans leur néant ces versificateurs adorés; si bien que les jeunes gens venus à sa suite ont partagé le mépris de l'auteur des *Harmonies poétiques*, et comme ils étaient de bons humanistes, remplis de l'ode antique et de l'idylle aux accents sublimes, ils chantèrent le dieu nouveau, à la clarté du nouveau siècle. Il est donc arrivé l'âge d'or de la poésie! A la fin nous entrons dans le cycle annoncé par la sibylle :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo!

Tout chantait, tout pétillait, grandissait, dans les sentiers harmonieux parcourus par le nouveau Pindare, et cependant un autre enfant de la muse nouvelle arrivait à la suite de Lamartine...... Il s'appelait Victor Hugo. — Amoureux, tout-puissants, *arcadiens* l'un et l'autre, ils finirent par se rejoindre, et depuis tantôt

cinquante ans le monde, étonné de tant d'aventures et charmé de ce double génie, admire en s'inclinant ces deux hommes qui représenteraient au besoin l'esprit de ce bas monde.

Ils ont été la fin du vieux siècle et le vrai commencement des temps modernes; ils ont donné le signal à toutes les renommées, à toutes les gloires de nos premiers jours de liberté et d'espérance. Ils sont venus à l'heure où la France était de gloire assouvie, et tout aspirante aux libertés pressenties. Poëtes nouveaux dans la forme et nouveaux dans la pensée, Lamartine et Victor Hugo, effrayants quand l'inspiration arrive et qu'il faut obéir : — « Le dieu! voici le dieu! »

Quiconque à cette double aurore aura vu le jour s'en souviendra toute sa vie; à son heure dernière il se rappellera dans cet Olympe enchanté les nuages et les étoiles que ces maîtres inspirés ont foulés à leurs pieds. Encore aujourd'hui ils représentent la poésie universelle, et du poëme épique à l'ode amoureuse, de l'élégie à la chanson, ils sont les représentants des libertés, des passions, des croyances. A eux deux, ils résumeraient toutes choses!... Quoi d'étonnant?

Lamartine ou Victor Hugo les résumerait à lui tout seul.

O nobles têtes fécondes, par Dieu touchées !

O nos amis !... nos maîtres ! Nos guides inspirés dans cette nuit profonde d'un moyen âge nouveau, tel que la servitude et la peur en savent produire ! Ils avaient tout ce qui charme et tout ce qui séduit les hommes : un grand génie, une grande jeunesse, une vaste ambition. Leur vivifiante et féconde parole, cà et là, jetait au monde ami des intérêts vulgaires, des images, des armes, des sourires, des espérances ineffables ; ils accomplissaient à eux deux, sur ces âmes stériles, sous un ciel attristé, les enchantements et les miracles des anciens poëtes du cycle Athénien, enivrés de la grâce et de la beauté surnaturelles de ces rivages aimés des cieux. Cette difficulté même,

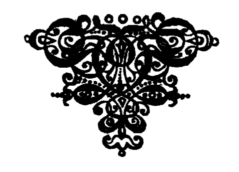
... Un sol sans ombre et des cieux sans couleur !

quand elle fut (avec tant d'abondance et d'éclat) franchie et dépassée, ajoutait à notre intime reconnaissance, à notre respect juvénile pour

M. Victor Hugo, pour M. de Lamartine ! En voilà deux au moins qui, par leur gloire et par leurs passions, par leurs poëmes et par leurs amours, par leur audace et par leur mépris pour les sentiers connus, donnent un éclatant démenti à notre siècle d'avocats, de soldats, de savants, de députés et de professeurs.

Tel Virgile autrefois célébrait la naissance du jeune Daphnis, l'inventeur du chant bucolique :

Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.





II

Cependant, n'oublions pas que M. de Lamartine vient de mourir, et qu'à lui seul appartiennent aujourd'hui tous nos regrets, tous nos respects. Il était pour nous l'honneur même ; il était le premier sujet de notre admiration ; nous ne savions personne qui fût plus digne de nous conduire ; un seul de ses regards était une récompense, et sa moindre parole était un ordre.

Aussi bien, le premier venu dans la génération qui suivit la sienne raconterait M. de Lamartine.

Il disait, avec autant d'ingratitude que Châteaubriand lui-même, au plus beau de sa gloire : *J'ai souvent regretté d'être né*. Poëtes injustes ! de quel droit vous plaindre ainsi de la vie, et pour vous que pouvait faire de plus la Providence ?

Elle vous a donné le génie ; elle attachait des peuples entiers à votre lèvre éloquente ; elle vous a fait les rois du plus grand peuple et du plus intelligent que l'histoire ait salué de son cri d'alarme et de reconnaissance. Elle vous a donné, à toi Châteaubriand, à vous Lamartine, une mère adorable et deux pères entourés d'estime et de respect.

« Sur les bords de la Saône, en remontant son cours, à quelques lieues de Lyon, s'élève entre des villages et des prairies, au penchant d'un coteau à peine renflé au-dessus des plaines, la petite ville de Mâcon. » C'est là que naquit M. de Lamartine, et dans ce pays charmant il vint au monde en cette aimable et chère maison qu'il a si bien racontée. Ah ! la belle enfance et l'heureuse vie en plein champ, lorsque la pauvre famille échappée à la Terreur se réfugiait dans son château de Milly, une cabane... A peine un

toit pour abriter le père, la mère et les enfants qui venaient ajouter à la joie et à la gêne de la maison.

Elle a vécu, dans ces murs, calme et souriante, cette mère d'un enfant sublime, élevée à la cour frivole de M. le duc d'Orléans. Chaque soir, ses enfants endormis, et quand elle est seule, elle se rappelle encore qu'un jour elle vit entrer dans le palais du cardinal de Richelieu, habité maintenant par le prince inexpliqué qui sera tout à l'heure Philippe Égalité, un grand vieillard au charmant rire et dont les yeux brillaient comme deux étoiles noires. C'était Voltaire! Le duc d'Orléans lui présenta son fils nouveau-né, et le grand vieillard ayant contemplé ce bel enfant dans son berceau : « Comme il ressemble à son grand-père! » s'écria-t-il. Or cet enfant courageux destiné à relever tant de ruines devait s'appeler Louis-Philippe Ier.

Telles étaient les visions qui parfois poursuivaient la tendre mère du poëte endormi dans son berceau! Mais ce reste d'orgueil, elle le renvoyait au pays des songes. — Elle avait pris au sérieux sa pauvreté décente; elle en avait fait

l'institutrice de ses enfants, et Dieu sait qu'elle ne redoutait pas, en voyant son premier-né parcourir la plaine et le vallon avec les petits pâtres de son âge, les leçons de cette bergère en grand habit qu'on appelait Mme de Genlis.

Non, rien de lâche et d'efféminé dans cette éducation robuste. Il faut que ce bel enfant soit un homme; il se plaît au pain bis, au lit dur, au froid, à la pluie, à l'orage, à la lutte. Accessible aux petits, terrible aux méchants, il fait l'aumône avec un sourire; il honore le vieillard; il n'y a rien de plus beau que cet enfant sous le soleil, et chacun le distingue dans cette nation de laboureurs :

Des yeux d'un bleu noir, comme ceux de ma mère; des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive comme était la sienne; un éblouissant rayon de joie intérieure éclairant tout le visage; des cheveux très-souples et très-fins, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne, tombant en ondes plutôt qu'en boucles sur mon cou bruni par le hâle; la taille haute déjà pour mon âge, les mouvements lestes et flexibles; seulement une extrême délicatesse de peau, qui me venait aussi de ma mère; enfin une facilité à rougir et pâlir qui trahissait la finesse

des tissus, la rapidité et la puissance des émotions du cœur sur le visage; en tout, le portrait de ma mère, avec l'accent viril de plus dans l'expression : voilà l'enfant que j'étais alors...

M. de Châteaubriand, racontant sa naissance et ses premiers jours, fait entendre une plainte amère; on dirait le gémissement d'un pair de France et d'un ambassadeur :

J'étais presque mort quand je vins au monde. Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le père infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées.

La description du château de Cambourg, si différente de la description de Milly par le rus-

tique Lamartine, n'est pas moins amère et moins attristante que tout le reste. On dirait que le petit gentilhomme, épris de lui-même, prend à tâche, à chaque instant de sa jeunesse, d'attrister toute chose. Il ne voit que des vieillards; il entend chantonner de vieilles femmes, lunettes sur le nez. Le chien est *hargneux;* peu s'en faut qu'il n'ait la rage. Un vieux sanglier, mal apprivoisé, remplit le salon de ses grognements.

Pendant que le petit Lamartine s'endimanche d'un sarrau de laine et de ses cheveux bouclés, la tante de Bois-Tilleul affuble monseigneur son neveu de la belle sorte : « lévite blanche, des souliers, des gants, un chapeau blanc et une ceinture de soie bleue. » Bref, celui-ci rit toujours parce qu'il n'a pas de vanité; l'autre est sombre à force d'orgueil. Le petit M. de Châteaubriand est déjà un seigneur; au même âge Alphonse est un polisson. En même temps, le seigneur de Cambourg fait de son père une bête féroce, et de sa mère Suzanne de Bédé un mouton qui se laisse manger la laine sur le dos. Fi du triste château de Cambourg...! saluons tout à notre aise la douce cabane de Milly. Cher Milly! en

prose, en vers, dans sa vie et dans son cercueil, Lamartine y revient toujours.

Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sur la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre,
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras enlacés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau;
La pierre sans ciment que l'hiver a noircie
En borne tristement l'enceinte rétrécie...
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous les bois, ni fraîcheur, ni murmure;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau

Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Que c'est beau, vif et charmant tout cela ! et que nous voilà loin de l'insipide romance écrite sur une ronde bretonne... Cependant, ne soyons pas injustes ; sitôt que revient à Châteaubriand sa bonne veine, il est presque l'égal de Lamartine ; écoutez la description du printemps :

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec les brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de

chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux...

Ces grands poëtes!... Pour écrire un chef-d'œuvre, et leur premier chef-d'œuvre, il leur suffit qu'ils *aient souvenance* de leurs beaux jours.





III

Pour écrire un chef-d'œuvre à chaque instant de sa vie, il suffit à Lamartine de parler de sa mère. On la rencontre à tous les moments dangereux où le fils a besoin de bons conseils :

Elle avait l'habitude, prise de bonne heure dans l'éducation un peu romaine qu'elle avait reçue à Saint-Cloud, de mettre un intervalle de recueillement entre le jour et le sommeil, comme les sages cherchent à en mettre un entre la vie et la mort. Quand tout le monde était couché dans sa maison, que ses enfants dormaient dans leurs petits lits autour du sien, qu'on n'entendait

plus que le souffle régulier de leurs respirations dans la chambre, le bruit du vent contre les volets, les aboiements du chien dans la cour, elle ouvrait doucement la porte d'un cabinet rempli de livres d'éducation, de dévotion, d'histoire; elle s'asseyait devant un petit bureau de bois de rose incrusté d'ivoire et de nacre, dont les compartiments dessinaient des bouquets de fleurs d'oranger; elle tirait d'un tiroir de petits cahiers reliés en carton gris comme des livres de compte. Elle écrivait sur ces feuilles pendant une ou deux heures sans relever la tête, et sans que la plume se suspendît une seule fois sur le papier pour attendre la chute du mot à sa place. C'étaient l'histoire domestique de la journée, les annales de l'heure, le souvenir fugitif des choses et des impressions, saisi au vol et arrêté dans sa course, avant que la nuit l'eût fait envoler; les dates heureuses ou tristes, les événements intérieurs, les épanchements d'inquiétude et de mélancolie, les élans de reconnaissance et de joie, les prières toutes chaudes jaillies du cœur à Dieu, toutes les notes sensibles d'une nature qui vit, aime et jouit, qui souffre, bénit, invoque, adore, une âme écrite enfin!...

Voilà pourtant d'où lui vient sa hardiesse en parlant de lui-même : « Mon âme, qui ne respirait que la bonté, ne pouvait pas produire autre chose... » Et nous autres, l'écoutant, nous le croyons volontiers. Entre son père et sa mère, il

s'est élevé sans peine ; mais quand il nous dit : « J'appris un peu de grec, un peu de latin », nous n'en croyons pas un mot. A quoi bon ? De quel droit torturer ce génie ?... Est-ce qu'on enseigne à l'oiseau le vol et la chanson ? Il y avait bien une école à Milly, mais on n'y faisait que l'école buissonnière. Il fit mieux que d'être un savant de village, il fut un rustique. Sa vie était composée de liberté, d'exercice et de plaisirs champêtres. Il fallut pourtant se rappeler que l'enfant devait être un peu mieux qu'un vigneron ; messieurs ses oncles, qui pouvaient commander, l'envoyèrent étudier aux écoles de Lyon. Mais Dieu sait si la mère et l'enfant, dans les bras l'un de l'autre, ont pleuré ! A peine enfermé dans ce collége, où l'on n'entrait que par une arcade sombre, où le timide enfant fut soumis tout de suite à la plus terrible discipline, son premier soin fut de s'enfuir. Un beau jour trouvant la porte ouverte, il prit la clef des champs de Milly.

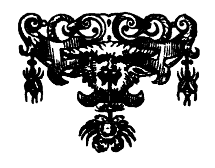
Quelques années plus tard, et sur le seuil du même collége, à Lyon, son père enfermait bel et bien un petit jeune homme, né à Bourg en Bresse

le 17 février 1809. Il était né si chétif que l'on désespéra de sa vie, et peu s'en fallut qu'il ne mourût pour tout de bon quand sa nourrice le quitta pour se marier. A cinq ans il chantait *la Marseillaise;* à huit ans il était amoureux d'une dame qui jouait *Phèdre* dans les granges; il ne savait rien de plus beau que certaine danseuse qui dansait sur la corde sans balancier. En revanche, il exécrait les Prussiens, les Autrichiens, les Russes, tous les barbares de l'invasion. Il foulait aux pieds la cocarde blanche; il appelait le roi Louis XVIII *le roi Cotillon;* il apprit à lire dans les chansons de Béranger.

C'était ce qu'on appelle enfin un drôle de petit bonhomme. Il lisait *Hamlet*, qu'il préférait au poëte impérial Ossian; jouait du violon d'une façon très-adroite, et, quand il fut au collége, il fut tout semblable au petit Lamartine : « Ma première peine était de me sentir prisonnier. Celle-là pesait sur chaque heure, sur chaque chose; il en fut ainsi tant que dura ma réclusion. Sitôt que l'heure des études était passée, j'allais en haut d'un vieux rempart qui servait de clôture, et d'où l'on apercevait la campagne; là,

je regardais tristement tout au loin, du côté de mes forêts... »

Ces rêveurs, ils sont tous les mêmes. Celui-là s'appellera plus tard Edgard Quinet; cet autre, ingénieux poëte, esprit revêche à l'injustice et passionné pour l'honnêteté publique, un sage, on l'appellera M. de Laprade: celui-là aussi est un échappé du collége de Lyon. Cependant, laissons-les faire, et que chacun suive en paix le sentier de ses destinées; n'oublions pas surtout que nous appartenons à Lamartine et revenons à nos projets.





IV

Les *Méditations poétiques* nous conduisent jusqu'à la fin du règne légitime. Vingt-quatre heures avant les trois jours de juillet nous lisions les *Harmonies poétiques*. Dans le premier livre se retrouve éternellement le rêve de la vingtième année; éternellement, dans les *Harmonies*, le siècle à venir lira et relira le souvenir et déjà le regret de cette jeunesse envolée. Hélas! déjà la contemplation se fait active et sérieuse; l'action a remplacé le rêve; on retrouve en ces beaux vers des *Harmonies* moins de soleil,

de sources limpides et de rossignols qui chantent dans les bois. Toutefois les premiers beaux jours ne sont pas si vite envolés et si loin qu'ils ne reviennent soudain, rappelés par ce jeune homme incertain de la route qu'il doit suivre. Ah! dit-il :

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
Voilà le seuil à l'ombre où nous berçait ma mère,
La branche du figuier que sa main abaissait...
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur !
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre, et l'insecte invisible à nos yeux,
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux !
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;



V

QUAND le roi de France et de Navarre fut parti, quand il eut traversé d'un front si calme cet Océan à l'usage de tous les rois qui s'en vont, M. de Lamartine, à son tour, voulut s'éloigner pour s'interroger lui-même avant que d'entrer dans la lutte ardente des partis; il voulut reprendre haleine de tant de secousses, il voulut méditer sur ce qu'il devait croire enfin de ces révolutions inattendues, et il partit pour l'Orient.

Mon corps, disait-il, comme mon âme, est un enfant du soleil; il lui faut la lumière; il lui faut ce

rayon de vie que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d'Occident, mais du fond de ce ciel de pourpre qui ressemble à la gueule de la fournaise ; ces rayons qui ne sont pas seulement une lueur, mais qui pleuvent tout chauds, qui calcinent en tombant les roches blanches, les dents étincelantes des pics des montagnes, et qui viennent teindre l'Océan de rouge comme un incendie flottant sur ses lames. J'avais besoin de remuer, de pétrir dans mes mains un peu de cette terre qui fut la terre de notre première famille, la terre des prodiges.

Celui-là aussi, il écrit ses *Orientales*. (Hélas ! à l'Orient, sous ce soleil de feu, il a laissé sa fille unique, et vous verrez plus tard que *l'autre* a perdu sa fille au milieu de l'Océan, tant le parallèle arrive entre les deux poëtes sans qu'on le cherche !) Celui-là aussi, donnant l'exemple à M. Victor Hugo, son camarade, il rêve (au plus fort de sa poésie) aux dangers éloquents de la politique, et tout de suite, emporté par cette passion nouvelle, il songe à quitter le désert, Jérusalem, les villes mortes de l'Orient. Ce voyage était un caprice ! Ce voyage était une obéissance à l'exemple de M. de Châteaubriand. Puis, quand il eut perdu sa fille, il se dit : A quoi bon ?

Que faire encore au désert? Il n'avait plus sa fille à ses côtés pour lui montrer ces grands spectacles... Il revint donc : les affaires de ce pays l'appelaient; il comprenait, confusément peut-être, combien la France avait besoin d'entendre ces grandes voix qu'elle écoute avec respect et qu'elle aime.

On se plaît à voir la France secourue en ses moindres intérêts par de si grands hommes, qui arrivent de si loin, tout exprès pour parler et pour entendre parler de chemins vicinaux et de sucre de betterave! Mais ce fut vraiment un spectacle à part, un grand exemple : M. de Lamartine entrant à la Chambre des députés, au plus fort de tant de passions soulevées, à l'instant où les ambitieux du plus bas étage montent à la surface, comme fait l'écume après l'orage. En ces heures sombres, tout est désordre dans la langue politique et dans la langue morale... Enfin les mots de la prose française ont changé d'acception!

La postérité seule saura dire l'influence d'un pareil homme sur l'histoire de son temps; il apportait dans ces tumultes une âme calme et

sereine ; parmi ces lâchetés, un esprit fort ; une conviction généreuse et désintéressée au milieu de tous ces doutes égoïstes. De même qu'il s'était fait une poésie à son usage, il s'était fait une politique au-dessus des intérêts médiocres, laissant de côté les petits hommes, les petites choses, les événements vulgaires de cette arène misérable où piétinaient les partis.

Il s'était fait un vaste champ de bataille et marchait droit à l'obstacle. En vain les bourgeois envieux disaient : Éloquence de poëte ! Ah ! messieurs, dites plutôt des paroles providentielles. M. de Lamartine parlait de toutes choses dans un langage admirable ; il parlait « de l'avenir de l'humanité » comme il eût parlé des destinées de la poésie. Il parlait de l'Orient comme un voyageur qui en revient et qui l'a vu, de l'âme et des yeux ; il parlait de la vieille royauté en fidèle sujet qui l'a défendue, aimée et pleurée, qui l'a servie et qui voudrait la servir encore ; il parlait de la royauté nouvelle en bon citoyen, qui reconnaît volontiers les services qu'elle a rendus et qui fait passer, même avant ses affections, l'ordre, le devoir, la règle, l'autorité, le bon sens.

C'était une immense joie à l'entendre, une intelligente curiosité de le voir; même à la chambre des députés, les femmes accouraient pour le saluer du geste et du regard. Il était si beau et si fier! tant de majesté dans l'attitude et d'intelligence dans les yeux! une voix sonore! De temps à autre il rencontrait des paroles qui faisaient bondir l'âme humaine. Il dit un jour que l'empereur Napoléon était « un grand homme moins la liberté... » Et l'Europe d'applaudir. Un autre jour (ô lutte à jamais mémorable entre deux grands esprits que l'on ne reverra jamais réunis, non, jamais!), comme Arago le Grand était monté à la tribune, où il était maître autant qu'à l'Observatoire, il se mit à faire la louange extrême de la science, et une inspiration la fit en termes magnifiques.

Avec ce geste impérieux, et de sa voix écoutée, Arago proclamait l'excellence de la science, et peu s'en faut qu'il ne lui ait sacrifié sans pitié les belles-lettres et les beaux-arts. On ne dira pas que celui-là plaidait pour sa maison; il avait tout ce que le génie et le travail peuvent conquérir; il était de la famille de Leibnitz et de Ba-

con, de Buffon et de Cuvier; Herschell en savait moins que lui; c'était un exemple, un ancêtre. Il était immuable, et pourtant il riait bien. Dans son discours à Lamartine, l'assemblée attentive et charmée, Arago raconta la jolie anecdote que voici :

Euler était très-pieux. Un de ses amis vint lui dire un jour : — « La religion est perdue, il n'y a plus de foi; les cœurs ne se laissent plus émouvoir par le spectacle des beautés merveilleuses de la création. Pendant que je prêchais sur ce grand sujet, la moitié de l'auditoire dormait. » Euler lui répondit : « Eh bien, prêchez-leur le monde des astronomes : au lieu d'exalter la splendeur du soleil, dites-leur qu'il est un million de fois plus gros que la terre ; montrez-leur comment les astres circulent dans l'espace, et quelles distances nous séparent de ces grands corps. Vous ne leur avez parlé des planètes que comme des espèces d'étoiles ; dites-leur comment nous arrive leur lumière, qui traverse quatre-vingt mille lieues par seconde; dites-leur que certaines étoiles sont si éloignées de notre monde que, si elles étaient anéanties, nous les verrions encore un million d'années après. » Fort de ces conseils, Euler attendit l'effet qu'avait pu produire le prédicateur. Il arriva bientôt; tout dans sa tenue annonçait le désespoir. « Dieu me pardonne, s'écria-t-il, ils ont oublié le respect dû au saint temple : ils m'ont applaudi ! »

C'était bien dit sans doute ; mais, si quelque prophète eût affirmé à M. Arago que ses doctrines conduisaient tout droit à la *bifurcation* inventée et décrétée par M. Fortoul, soyez sûr que M. Arago lui-même eût reculé devant cet anéantissement des grandes études françaises, proclamées par le bon Rollin. Le vrai juge de cette illustre question, Cuvier, avait adressé, avant de mourir, ces belles paroles à M. de Lamartine :

Vous avez dignement éclairé cette profonde nuit où nous laisse souvent la Providence !

Et que cela aussi était beau, Cuvier comparant Lamartine au rossignol qui chante dans l'ombre du bois :

Il est saisi d'une sympathie bienfaisante, il sent vibrer de nouveau ses fibres, que l'abattement avait détendues ; cette voix qui peint ses souffrances y mêle par degrés de l'espoir et de la consolation.

Arago et Lamartine aux prises dans un si magnifique sujet oratoire, c'étaient, convenez-en, de glorieuses journées, et bien dignes que leurs

neveux s'en souvinssent. Au reste, en défendant les poëtes contre les mathématiciens, M. de Lamartine a soutenu la thèse juste et vraie, à savoir que les grands poëtes sont les véritables législateurs du genre humain.

Il savait que la poésie est à la fois la matière et l'esprit du monde, la langue complète et par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière. Langue divine et primitive, elle était le premier enseignement de l'humanité. A l'enfant au berceau elle parle de la Providence, au jeune homme elle parle de la guerre et de l'amour, elle enseigne la philosophie et la politique à l'âge mûr; elle endort le vieillard et l'ensevelit de ses mains bienfaisantes.

Lui-même a dit ceci : *Autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique.*

Il avait volontiers de ces hardiesses ; il se tenait facilement pour lui-même en dehors de ces questions d'étiquette ; mais, si parfois le droit poétique était contesté, soudain le voilà qui se réveille et qui d'une parole ardente et brève rend aux poëtes les respects qui leur sont dus. Ainsi, dans le beau livre de Platon intitulé *Minos*,

Socrate ayant fait l'éloge du roi-juge, l'ami qui sert d'interlocuteur à Socrate s'exprime en ces termes :

D'où vient donc, Socrate, cette tradition si généralement répandue, que Minos était un homme farouche et cruel ?

SOCRATE. Cela vient, mon cher ami, de ce que, si tu es sage, tu dois bien prendre garde, toi et tous ceux qui ont soin de leur gloire, d'avoir un poëte pour ennemi. Car les poëtes ont une grande influence sur l'opinion, quand ils distribuent aux hommes le blâme ou l'éloge, et Minos a commis une faute grave en faisant la guerre à une ville comme la nôtre, remplie de gens habiles dans tous les arts, et surtout de poëtes et d'auteurs tragiques. L'origine de la tragédie, chez nous, remonte très-haut ; non-seulement, comme on le croit généralement, à Thespis et à Phrynichus ; mais si tu veux y faire attention, tu en trouveras des traces dans des temps bien plus reculés. La tragédie est, de tous les poëmes, celui qui plaît le plus au peuple et touche le mieux les cœurs. En produisant Minos sur notre scène, nous nous sommes vengés de ces tributs qu'il nous forçait de lui payer. Minos a donc fait une faute en s'attirant notre haine, et voilà, pour te répondre, d'où vient sa mauvaise réputation.

Vous verrez que Platon lui-même disait du mal des poëtes, comme des femmes Euripide,

uniquement parce qu'il les avait trop aimées. C'est beau, c'est charmant, et, disons mieux, ça n'est pas inutile un grand poëte ; il est l'ornement le plus rare et le plus excellent dont se puisse parer un grand peuple ; — il est la gloire et le conseil, la louange et le blâme, la croyance et le doute... et l'esprit.

Qui que vous soyez, déclamateurs impuissants, cessez de reprocher sa pauvreté au vieil Homère, à Milton, au vieux Dante, à ces conducteurs des nations... Quoi donc ! vous achetez pour le stérile ornement de vos couronnes royales des diamants, des rubis et des perles, vous ne trouvez jamais assez d'or au ceinturon de vos épées, vous vous ruinez pour embellir le trône où la reine est assise, et la reine elle-même à vos yeux ne sera jamais assez brillante !...

Ils en font autant par la toilette de leurs courtisanes, et les plus sages ne trouvent rien à reprendre ! Or, quel ornement plus rare et plus brillant, dans toutes les nations et dans tous les siècles, que la lyre de Pindare ou la flûte de Virgile ? Ingrats ! et vous vous récriez quand par hasard Daphnis, le dieu de l'églogue, ajoute à

sa houlette sacrée un ruban porté par la jeune Amaryllis ! O peuples, honorez le poëte sublime et donnez-lui de quoi vivre. Il serait bon parfois de répéter aux représentants des nations ces beaux vers que disait si bien Lamartine :

Écarte, ô mon Dieu ! ce présage.
Ne souffre pas, mon Dieu ! que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué comme un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits ;
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouiller l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait des cantiques !
Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné ;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines ;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !
Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours !
Et quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,

Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux !
Et vous qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien !
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie.

Rhéteurs que nous sommes, pourquoi donc chercher si loin les heures et les jours de Lamartine ? Il tient par toutes les attaches de son âme à sa vigne, à son pré, à l'enclos où les traces sont restées des créatures qu'il adorait. Il aimait la terre en paysan ; pas un laboureur plus attaché que Lamartine au sillon qu'il avait creusé. Là sans cesse il allait et retournait.

La gêne énorme et les ennuis de toute sa vie, et ces reproches odieux que lui faisaient tant de sottes gens qui ne lui avaient jamais offert une obole, lui venaient justement de l'imprudente et touchante acquisition de ce petit bien de Milly qui fut le berceau de sa famille. Plus d'une fois, ses conseillers... ces fameux donneurs de conseils qui ne leur coûtent rien, lui avaient conseillé de vendre ses domaines, ou tout au moins quelque utile fragment qu'on en pût détacher, mais c'était impossible... il y consentait tout d'abord,

mais sitôt que l'arpenteur, de sa main diligente, avait indiqué la fraction que l'on pouvait livrer aux acheteurs, Lamartine entrait de plus belle en ses touchantes hésitations.

« Monsieur, me disait-il étendant les bras et coupant l'air du geste comme un arpenteur coupe le terrain, voilà un lot qui se vendrait facilement, et qui n'ébrécherait pas trop ce qui vous restera. —Oui, répondais-je, mais c'est la vigne qu'a plantée mon père l'année de ma naissance, et qu'il nous a toujours recommandé de conserver comme la meilleure pièce du domaine arrosée de sa sueur, en mémoire de lui — Eh bien, reprenait l'appréciateur, en voilà un autre qui tenterait bien les acheteurs de petite fortune, parce qu'il est propre au bétail. — Oui, mais c'est la rivière, le pré et le verger où notre mère faisait jouer et baigner notre enfance, dans ces prairies elle a élevé avec tant de soin pommiers, abricotiers et cerisiers. Cherchons ailleurs. — Ce coteau derrière la maison ? — Mais il borne le jardin et fait face à la fenêtre du salon de famille ! Qui pourrait désormais le regarder sans larmes dans les yeux ?

Que dites-vous de ces maisons détachées des vignes en pente qui descendent dans la vallée? — Oh! c'est la maison du père nourricier de mes sœurs et de la vieille femme qui m'a élevé moi-même, avec tant d'amour. Autant vaudrait leur acheter deux places au cimetière, car le chagrin de se voir chasser de leur toit et de leurs vignes ne tarderait pas à les y conduire. — Eh bien! la maison principale avec les bâtiments, les jardins et l'espace autour de l'enclos? — Mais j'y veux mourir dans le lit de mon père, et ce serait le suicide de tous les sentiments de la famille. — Qu'avez-vous à dire contre ce fond de vallon qu'on n'aperçoit pas de vos fenêtres? — Enfin rien, si ce n'est qu'il contient l'ancien cimetière où furent ensevelis sous mes yeux, pendant mon enfance, mon petit frère et une sœur que j'ai tant pleurés. Cherchons ailleurs!... »

Nous marchâmes en vain, nous ne trouvâmes rien qui pût se détacher sans emporter un lambeau de notre âme. Je rentrai tristement le soir à la maison.



VI

ÉCOUTE-MOI cependant, disait le grand poëte Ronsard (je cite ici cette belle page avec un sentiment d'orgueil pour les poëtes d'autrefois), écoute-moi, et retiens bien ce que je vais te dire ici :

« Sur toutes choses tu auras les Muses en révérence, et ne les feras jamais servir à des choses déshonnêtes, à risées, à libelles injurieux, mais les tiendras chères et sacrées comme les filles de Jupiter, c'est-à-dire de Dieu lui-même, qui de pleine grâce a premièrement, par les Muses, fait connaître aux peuples ignorants, par fables plaisantes et colorées, les secrets qu'ils ne pouvaient comprendre. Et pour ce que les Muses ne veulent loger en *une âme* si elle n'est bonne,

sainte et vertueuse, tu seras de bonne nature, non méchant, renfrogné ou chagrin : mais, animé d'un gentil esprit, tu ne laisseras rien entrer dans ton entendement qui ne soit surhumain ou divin ! — Tu auras les conceptions hautes, grandes et belles ; — tu converseras doucement et honnêtement avec les poëtes de ton temps ; tu honoreras les plus vieux comme tes pères, les jeunes comme tes frères, les moindres comme tes enfants ! »

Ces nobles conseils, tous les grands poëtes heureux les ont suivis ! Mais combien d'autres, historiens, poëtes, romanciers, arrêtés dans leur course ? Ils sont morts, ils ont perdu la vie ou la raison ; l'exil les a chassés, la cruauté des temps les a lassés :

Æstuat infelix angusto in limite mundi !

Ce qu'on disait d'Alexandre, on peut le dire, à plus de raison, du poëte dont je parle... Il y a dans un sermon de Bossuet une image qui convient davantage à mon discours : c'est la comparaison que fait l'évêque de Meaux du poëte inspiré de Dieu avec « une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur ! »

« Un poëte, disait, de son côté, Denis Diderot, est un homme d'une imagination forte qui s'attendrit ou qui s'effraye lui-même ! » Il disait juste, il disait vrai. Que de larmes ont versées sur eux-mêmes M. Victor Hugo et M. de Lamartine !

Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oublierez ne vous oublieront pas.





VII

QUAND il fit son voyage en Orient, qui lui coûta tant de larmes jamais taries, M. de Lamartine obéissait à l'exemple de celui-là même qui donnait avant lui le signal poétique, à M. de Châteaubriand lui-même. Il serait très-curieux de les suivre l'un et l'autre en ces mêmes sentiers, et comment celui-là écrit un cantique à l'Ilissus, pendant que l'autre, en hon-toyant, convient *qu'il a bu de l'eau croupie de l'Ilissus.* Mais parlant de ce grand voyage, il nous suffira de rappeler mot à mot la prédiction

de lady Stanhope à l'aspect du célèbre voyageur. Rien qu'à le voir, à la clarté des astres favorables, la nièce de Pitt reconnaît en cet homme une incontestable grandeur :

« Croyez ce que vous voudrez, » me dit-elle, « vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare. Bientôt vous retournerez en Europe : l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir si vous le désirez, quand j'aurai consulté *vos* étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes, j'en vois plus de trois maintenant ; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et, qui sait ? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, *qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole.* Vous devez être poëte : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure ; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés. Il y a une influence d'énergie et d'action ; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête, et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu, peu d'hommes sont nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse.

« Oui, » reprit-elle, « poëte ou non, je vous aime et j'espère en vous ; nous nous reverrons, soyez-en cer-

tain ! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas à revenir en Orient : c'est votre patrie. — C'est du moins, » lui dis-je, « la patrie de mon imagination. — Ne riez pas, » reprit-elle ; « c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères. J'en suis sûre maintenant : regardez votre pied ! — Je n'y vois, » lui dis-je, « que la poussière de vos sentiers qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe. — Ce n'est pas cela, » reprit-elle encore : « regardez votre pied. — Je n'y avais pas encore pris garde moi-même.

— Voyez : le cou-de-pied est très-élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe, c'est celui de l'Orient; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons. »

On sait comment se réalisa si vite la prédiction de lady Stanhope. *Il fut roi !* Le roi d'un jour; mais désormais il put dire à son tour ce que disait ce brave et ce charmant esprit, M. de Lafayette : « Je suis content, je puis mourir; j'ai mon jour. » ... Modeste simplicité d'un grand homme; il y avait dans *son jour* la liberté des deux mondes et la constante admiration de l'univers.

En l'honneur cet homme illustre et bon fut justifiée cette louange que lui-même il avait faite du grand pays dont il était la gloire et l'orgueil.

La France est la mère majestueuse de toutes les idées qui sont aujourd'hui en mission chez tous les peuples. Depuis deux siècles, elle nourrit le monde du lait de ses mamelles intarissables. La grande nation a le sang généreux et riche ; elle a les entrailles fécondes ; elle est inépuisable en génies ; elle tire de son sein toutes les grandes intelligences dont elle a besoin ; elle a toujours des hommes à la mesure de ses événements ; il ne lui manque, dans l'occasion, ni des hommes pour commencer ses révolutions, ni des hommes pour les finir.

Ici, nous devrions placer, dans l'ordre des temps, l'histoire de Raphaël... Raphaël, Graziella, toutes les chastes amours du poëte ; mais, s'il faut tout dire, il a rêvé beaucoup dans ces jours qui touchent de si près à la maturité de la vie ; il portait tous ses amours dans son cerveau. Ses meilleurs amis, ceux qui le connaissaient le mieux, n'auraient jamais pu dire le nom d'une seule maîtresse de Lamartine. En fait de bonnes fortunes, il en eut autant que Châteaubriand, mais soudain elles disparaissent dans la même

confusion. D'ailleurs, il avait le respect de lui-même. Autant que notre excellent roi, le roi Louis-Philippe, il fut un exemple austère, et les femmes confiantes le désignaient ainsi : Lamartine le *chaste*.

Un jour qu'il avait présidé je ne sais quelle assemblée où les plus belles parisiennes étaient en majorité, il reçut le lendemain, à son lever, une vingtaine de petits billets qui flairaient comme baume; il reconnut toutes ces belles déclarations à l'enveloppe, au mystère, et, sans en ouvrir une seule, il les jeta dans le feu : *Erubuit, salva res est !*... Il a rougi, tout est sauvé. Certes, nous connaissons beaucoup d'honnêtes gens dignes d'accomplir ce grand sacrifice, mais pas un poëte qui suivrait l'exemple donné par Lamartine.

Hélas! plus il allait dans le désouci de chaque jour, plus il augmentait sa gêne; à la fin il devint une proie à l'usage des lecteurs. La pauvreté fut sa muse, et, tant qu'elle fut obéissante, elle suffit aux dépenses de ce galant homme. Heureuse nécessité, pourvu que l'esprit obéisse au labeur et que l'invention ne s'arrête pas en chemin !

Dans le même accident qui le réduisit à la nécessité d'écrire (il écrivit jusqu'à la fin de ses jours), M. de Châteaubriand disait à M. de Fontanes : « Pourquoi donc n'avez-vous pas produit davantage ? » A quoi M. de Fontanes répondait : « Ça vous va bien, à vous qui avez toujours été un pauvre diable ; mais moi qui ai toujours eu des emplois de cinquante mille francs ! » Il disait juste : entre l'extrême pauvreté et l'extrême richesse, il existe un milieu qui n'est pas facile à saisir : ni trop, ni trop peu ; pas d'inquiétude et pas de sécurité ; pas d'envie autour de l'écrivain, mais aussi pas de pitié. A bas la paresse et vive le loisir !

Mais désormais plus de loisirs pour ce manœuvre à la tâche ; il a tué le doux sommeil. Adieu la rêverie au bruit de l'eau qui tombe et de l'oiseau qui chante, à la suave odeur de l'œillet et du jasmin ! Un jour de l'été brûlant (j'habitais alors la maison d'un doux vieillard nommé M. de Lacretelle, heureux, Dieu le sait, dans le pavillon qu'il s'était bâti de ses mains, au milieu de son vignoble), — je m'en fus saluer, à deux lieues de là, dans son château

de Monceau, le propriétaire de cette maison princière dans un site charmant.

Monceau, situé à mi-côte dans la vallée, entoure d'un pampre vert cet enclos de vendange. On entre, au milieu des vignes, par un sentier que traça la main poétique, et ce sentier vous mène au pied d'une illustre et grande maison où respirent encore l'âme de la mère et l'esprit de l'aïeul. Dans le coin même où s'abritait sa muse, et sur un lit grossier, était couché M. de Lamartine. Il était malade et cependant il écrivait une histoire, une élégie, un poëme... un livre, dont les feuilles éparses attestaient par leur nombre une longue insomnie. Eh quoi! pas un jour de repos, pas une heure?... Et tout le long de l'enceinte il y avait des merles qui chantaient; au pied du balcon, des chiens jappaient joyeusement; dans l'écurie abondante et tiède, un jeune cheval arabe hennissait appelant son maître; ici le coq provoquait son sérail, la poule menait ses poussins; dans la vallée, on voyait des vignerons, leurs femmes et leurs enfants; ils travaillaient sans peine et sans efforts confiants dans la bonté de leur maître.

Ainsi tout chantait, tout souriait ou rêvait dans cet enclos béni du ciel... Alors enfin je compris qu'il eût écrit, en si peu d'années, ses terribles *Girondins*, ses *Constituants*, *Geneviève* et *Raphaël*, *le Tailleur de pierres*, *la Révolution de* 1848, *l'Histoire de la Restauration* et *l'Histoire de l'Empire ottoman*. Vous valez bien tout ce travail, ô vallons! montagnes, Saint-Point! Monceau! Vous valez bien que le poëte vous rachète au péril de son génie! En effet, il était le seul homme, ici-bas, qui n'eût point à redouter de laisser un seul lambeau de sa gloire aux épines d'un pareil labeur!

Cependant, il ne faut pas trop le plaindre; il croyait à ses amours, il invoquait de la voix la plus tendre Elvire et Graziella; il aimait parfois avec son cœur, plus heureux en ceci que M. de Châteaubriand, qui n'aimait qu'avec sa tête. Au milieu de la politique, il obtint de grands triomphes; mais le plus beau moment de son éloquence... on ne l'a jamais su, le voici :

Comme il passait sur la place du Palais Bourbon : « Arrivez vite, arrivez, lui dit un de ses amis, ils ont profité de votre absence pour pré-

senter l'impôt sur les chiens! » En toute hâte il arrive. Il était temps, on allait délibérer. Alors, le voilà qui prend la parole. Il parla si bien, avec tant de grâce, et se montra dans un pareil sujet si digne de Buffon lui-même, que la loi fut rejetée à une majorité très-considérable. M. Dupin, qui n'était pas en belle humeur (il avait voté et plaidé pour la loi), rencontrant Fido, ce beau lévrier florentin que son maître avait arraché à la dent du chacal : « Bonjour, monsieur Fido, disait M. Dupin, moitié grognant, moitié riant, tu viens de rendre un grand service à ta race! »

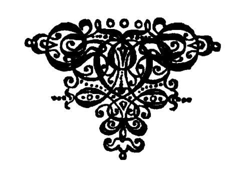
A peine si Fido daigna répondre au compliment de M. le président de la Chambre des députés. Lamartine, en rentrant au logis, était radieux, et les quatre ou cinq lévriers qui l'entouraient se jetèrent dans ses bras.

Une autre fois, mais c'était dans la campagne de Rome, on vint lui dire qu'une jeune dame aux cheveux blonds courait après lui, accompagnée de sa mère, depuis tantôt vingt-quatre heures.

Bientôt il rencontra dans leurs sentiers fleuris, toutes joyeuses, la fille et la mère. Il les prit

d'abord pour les deux sœurs ; mais sitôt qu'il entendit le doux langage et qu'il vit briller ces grands yeux couleur d'azur, il crut voir comme une apparition de Corinne ou de Mme de Staël.

Ceci soit dit à la louange de M. de Lamartine, il fut beaucoup plus discret dans ses amours que M. de Châteaubriand. Un jour que M. le duc de Montmorency-Laval voyageait en Suisse, il vit que M. de Châteaubriand avait écrit, à côté de son nom, le nom de Mme Récamier... M. de Montmorency fit disparaître cette étrange preuve d'amour, avec cette inscription : *Effacé par un ami.*





VIII

S'il vous plaît, nous parlerons ici du livre éloquent, dangereux, considérable entre toutes les œuvres de Lamartine, l'*Histoire des Girondins*. Ses amis s'inquiétaient depuis longtemps de cette histoire pleine d'orages, et moi-même, un critique sans mission peut-être, mais non pas sans dévouement à la grande cause du malheur, je m'inquiétai de cette fin d'un monde écrite d'une main téméraire. Il me faisait l'honneur de me consulter à chaque nouveau tome, et je lui adressais de la meilleure foi du

monde, tantôt des louanges, tantôt des observations qui me semblaient dignes d'être écoutées.

« N'oubliez-pas, lui disais-je à chaque instant (je pressentais ses conclusions funestes), que vous êtes le fils d'une suite de gentilshommes défenseurs de la monarchie, et que si votre droit est de proclamer les libertés de 1789, vous ne sauriez oublier les malheurs injustes et les crimes inutiles qui renversèrent le trône de tant de rois ! » Mon projet n'était rien moins que de forcer l'historien des *Girondins* à reconnaître enfin l'impiété de ces crimes abominables. Que M. de Lamartine, *une seule fois* dans ces dix tomes lugubres, se fût incliné devant la majesté royale, la cause des rois était sauvée : il eût relevé Mme la duchesse d'Orléans, qui s'inclinait devant sa toute-puissance, et, sauveur d'une grande idée, il restait jusqu'à la fin de ses jours le chef de cette nation, le maître absolu de cette royauté sauvée par lui ! Mais quoi, je manquais beaucoup trop de l'autorité nécessaire à convaincre, à dompter ce terrible esprit.

Toutefois, sans me décourager, j'écrivis des lettres sans fin à ce rebelle. Il répondait à cha-

cune de mes lettres. Par grand bonheur j'ai gardé les réponses et plusieurs de mes notes qu'il faisait copier par son secrétaire. Or, je demande ici la permission de les mettre au jour.

LES GIRONDINS

DEUXIÈME LETTRE A M. DE LAMARTINE

24 avril 1847.

Vos amis disaient que, pour bien juger ce livre formidable des Girondins, *il fallait attendre encore et ne pas s'en tenir à l'enchantement des premiers chapitres, éblouissante vision dans laquelle vous entrez à la façon d'un terroriste; vos amis avaient raison. En effet (ce que je n'aurais pas cru possible), pour quiconque a bien lu vos tomes III et IV, on ne saurait nier que votre livre ait grandi en pitié, en terreur, en épouvante, en style, en grâce même, car vous avez beau vous défendre contre toutes ces influences qui ne touchent pas di-*

rectement à votre sujet, il est des rencontres plus fortes que votre audacee. Vous ne haïssez pas, ô mon poëte ! d'effleurer, dans la coupe touchée par vos lèvres, quelques feuilles du bouquet de Mme Roland ! Votre personnalité puissante et charmante éclate à tout propos, même au plus fort de toutes ces hontes de la force, et, le pied dans le sang, le cœur agité par les affres du meurtre, soudain vous vous arrêtez pour voir sourire Lucile Desmoulins, pour voir pleurer la jeune Mme Danton, pour vous prosterner, à la façon d'un chevalier qui va combattre, aux pieds divins de Mme Élisabeth !

Vous pleurez et vous souriez à la fois; vous vous indignez comme un philosophe, un chrétien, un amoureux, comme un enfant qui a peur. Votre fantaisie s'arrête au moindre obstacle; elle saisit, en passant, le plus léger prétexte; elle recueille, chemin faisant, les espérances les plus lointaines; elle a toujours quelque chose d'inattendu à contempler, et l'on vous aime pour ce chemin le plus long que vous choisissez de préférence.

Croyez-moi, vous n'êtes pas si brave que vous le dites ; vous n'êtes pas impitoyable, et vous voulez le paraître; vous vous méfiez de vous-même, juge et défenseur tout ensemble, et cela vous repose

d'oublier le drame terrible dont vous êtes le solennel agitateur! De là viennent les sourires et les rayons qui percent dans votre drame. Ainsi, dans les ténèbres du Temple, vous faites briller le doux regard de Pauline de Tourzel (et ce mot charmant : la maison de Montreuil!). *Dans le gouffre ouvert de l'Abbaye encombrée de cadavres, vous contemplez, avec la complaisance d'un artiste, les belles grâces de Mlle Cazotte et le fier dévouement de Mlle de Sombreuil, pendant que nous avons les yeux offusqués par les larmes.*

Bien plus, ô lamentable douleur! la princesse de Lamballe (un héros), qui n'a pas renié sa reine en présence de ces fétides égorgeurs, va mourir, parce qu'un garçon perruquier s'amuse à égratigner de sa pique affilée ce beau visage; et vous, le témoin oculaire (votre âme y voit), vous avez le courage malheureux, j'ai presque dit coupable, *de nous dire comment s'étaient arrangés ces beaux cheveux sous ces longues coiffes de deuil! Peintre et poëte, vous avez la couleur, la parole, et même le sang-froid d'un homme indifférent qui contemple toutes ces choses du tribunal!*

A vous entendre raconter d'un ton si calme et d'une voix si ferme ces désordres, ces blasphèmes mêlés de meurtre, ce pain des cannibales trempé

dans le sang, ces enfants et ces femmes, ou plutôt ces petits et ces femelles de tigres, accroupis sur les dépouilles meurtries de tant de héros, on se demande, en effet, si la justice civile sera lente à venir?

On n'entend rien venir encore (depuis quatre fois vingt jours!), rien passer que des tombereaux qui s'en vont au cimetière en revenant des prisons; mais cependant on se rassure en songeant à la providence de Dieu et à la probité de l'historien. Cependant j'avoue, et vous me tiendrez compte de mon trouble, que, plus d'une fois, si je vous avais moins connu, mon indignation et ma douleur mal contenues auraient appelé du fond de ces abîmes (de profundis!) *votre juste indignation, et qu'à certains passages on est tenté d'accuser votre lenteur. C'était moi sans doute qui me hâtais beaucoup trop, moi qui avais tort de vouloir devancer vos vengeances! Votre siége est fait; assis aux pieds de l'horrible tribunal présidé par Fouquier-Tinville, vous attendez, pour lancer votre arrêt de honte et de malédiction, la conclusion nécessaire de ces orgies funestes. Les exercer avant l'heure, ce serait tout au plus le palliatif d'un instant; au contraire, votre arrêt définitif doit être un opprobre éternel.*

Je dis plus, à force de se pénétrer du calme qui

règne à la surface de votre discours, on finit par trouver que même ces châtiments anticipés ne manquent pas à la gloire de votre histoire.

Dans la journée du 20 juin, ce prélude odieux du 21 janvier, vous colportez au bout d'une pique, un certain cœur saignant *qui est d'un effet digne de Shakespeare. Ce* cœur saignant *dans l'allure de ce brigandage d'un peuple déchaîné, ce bonnet rouge sur le front découronné du fils de saint Louis, et bientôt ce cordon bleu dont le roi se dépouille avant de comparaître devant la Convention nationale, en voilà bien assez pour satisfaire sinon à l'exécration muette de l'honnête homme qui s'indigne en vous lisant, mais à l'indignation ultérieure du sage lecteur, qui a fermé votre livre et, plein de vos idées, de vos images, de vos fantômes, de vos passions, de vos douleurs, revient lugubrement aux clameurs forcenées de vos tribunaux révolutionnaires, au tumulte de vos carrefours pleins de bourreaux, aux égorgements de vos prisons, où même les fous sont traités comme des rois, à ces millions de supplices, mêlés de honte, infligés au sang, aux entrailles, à la moelle, à l'honneur de cette royauté et de cette maison de Bourbon* qui n'a pas son égale sous le soleil, *au dire d'un poëte qui s'appelle Bossuet.*

Il serait donc injuste de vous accuser de lenteur, même dans le châtiment de tant de crimes ; seulement, il faut se rappeler que vous n'avez pas uniquement la mission de maudire, mais encore la mission plus haute et plus forte d'expliquer, d'enseigner, de corriger, de châtier! *Jusqu'à présent (j'en conviens), vous n'avez pas manqué à ce difficile devoir ; vous voulez savoir le comment et le pourquoi même des grincements du monstre ; vous appelez à votre aide même l'analyse dans ce* tohubohu *d'actions horribles. On doit lire, on lira avec admiration (dans le tome IV) ce passage digne de Platon, dans lequel vous mettez en présence la Monarchie de tant de siècles et cette République d'hier ; le débat est immense, il est complet : le pour et le contre, en bonne loyauté, vous dites tout, c'est admirable ; or, ce qui m'épouvante, arrivés que nous sommes à ce moment de l'histoire des* Girondins, *c'est votre soin minutieux de ne pas employer des arguments qui semblaient sortir des entrailles mêmes de cet illustre débat.*

Je suppose en effet que vous ayez appelé à votre aide, en cette double plaidoirie, le roi Louis XIV ou le roi Louis XV, cette honte de l'idée royale ; aussitôt vous arriviez à un grand résultat d'historien et d'orateur. Placé à l'ombre de Louis XIV, ce

patriarche des rois, combien le défenseur de notre vieille monarchie eût été fort; car de Louis XIV il remontait à Henri IV, des Flandres conquises à la poule au pot, *des comédies de Molière à la* Satire Menippée; *ou bien, si vous aviez jeté aux gémonies populaires ce cadavre infecté de musc, Louis XV, corrompu et corrupteur, qui a cru vivre parce qu'il est mort sans tomber dans l'abîme où sa main souillée a précipité son petit-fils, quelle excuse probable vous trouviez aux fureurs des années mauvaises! Vous n'avez pas voulu être éloquent à si bon marché, ou, pour mieux dire, vous n'avez pas voulu tomber dans le sophisme, ou devenir un rhéteur, de consul que vous étiez! A ces causes vous avez laissé de côté les grandeurs et les bassesses de notre monarchie; vous avez laissé dans sa majesté le roi Louis le Grand, et dans sa honte le Louis XV, ce satrape d'Asie, et, de même que vous ne vous serviez pas de celui-ci pour absoudre leur suprême héritier, vous n'avez pas voulu vous servir de celui-là pour condamner.*

D'ailleurs, cela plaisait à votre indépendance, à votre courage, de vous passer de l'applaudissement heureux des royalistes obstinés et de l'approbation bruyante des régicides sans repentir. En un mot, vous n'avez voulu endormir les remords de personne

dans les fausses excuses, et vous y avez gagné ceci : tenir d'une main ferme et haute ce drapeau rouge mêlé de blanc dont vous secouez la flamme ardente sur les deux partis ! C'est cela : vous n'avez flatté personne, afin de dire la vérité à tout le monde ; et puis, que vous importent les préjugés et les rancunes des vieillards, qui n'ont pas pour eux le jour de demain ? Votre œuvre à vous, c'est de parler vrai à la jeune génération, à la France d'hier, à la France de demain, au printemps de l'année, enivré de poésie, de drame, de justice, d'honnêteté, de loyauté, enfants généreux, aussi parfaitement dégagés des haines de leurs pères que des adorations de leurs aïeux.

Votre livre, ô poëte ! sera grand par toutes ces causes réunies d'impartialité, de courage, d'admiration sincère, de pitié généreuse, de sympathie envers le plus grand malheur qui puisse frapper une nation, le crime privé de conscience, la conscience oublieuse de tout remords. — Quelques-uns qui vous admirent malgré eux se demandent d'où vient ce miracle incroyable de ce peuple et de toute cette Europe lisant avec cette avidité une histoire racontée par tant de plumes considérables, par tant d'esprits animés de passions si diverses.

Mais le beau miracle que l'âme humaine se

porte à des récits de cette éloquence, et se passionne à cet enthousiasme? Laissez-les dire les hommes d'État, ces chefs éphémères d'une nation intelligente; laissez-les dire, parlant de vous :
— C'est un poëte!

Ce reproche et ce dédain forment votre plus belle couronne, une part de votre gloire en est faite; elle est la base éternelle de cette popularité sans rivale. Poëte, vous élevez l'histoire à la dignité du poëme épique, mêlée éclatante des dieux et des hommes! Poëte, vous donnez l'âme et la vie à ces émeutes qui, dans les histoires faites avant vous, avaient à peine l'agitation de la fièvre; poëte, vous rendez leur physionomie à ces destructions, à ces ravages, à ces fléaux, à ces victorieux, à ces vaincus, qui s'agitent devant nous comme des mannequins de bourreaux, comme des fantômes de victimes; poëte, vous faites jaillir, de ce nuage sanglant dans lequel elle est ensevelie, cette cité du désespoir et de la peur, cette capitale des funérailles et des têtes coupées, ce point de départ des exils éternels, cette injustice qu'on appelle le Paris de 1792, patience ou plutôt lâcheté d'insensés que pas un, avant vous, n'avait osé montrer sous ce jour lugubre et pareil à la pâle clarté des plus avares cimetières.

Laissez-les dire, laissez-les hurler à l'astre qui se lève inattendu sur votre tête bénie ! Par un seul coup de baguette la fée a relevé ce trône vermoulu, ces vieilles tours, ces temples, ces palais, ces seigneuries disparues dans les tempêtes ; elle fait revivre en vos pages de résurrection ces débris, ces fragments, ces parures, ces tristesses, ces joies, ces vanités, ce néant, ce néant de nos grandeurs, disparues comme la poussière du chemin sous le pas des troupeaux.

Si nous cherchions dans vos livres pleins de charme et d'épouvante les exemples qui attestent la toute-puissance de vos mains imposées sur cette histoire de fantômes dont vous avez fait une histoire humaine, il faudrait tout citer. Quelle description vos lamentables Tuileries du 10 *août ! On les voit, on les palpe, on marche en tremblant dans cette chose violente, on entend gémir les fondations de ces pierres, qui ont des entrailles plus que les hommes. Pauvre reine, si belle et si fière du sang royal de Marie-Thérèse, qui monte victorieux à cette joue indignée ; roi infortuné, dont la misère est si grande qu'elle devient plus que de la majesté, et qu'il faut s'agenouiller devant ce brave homme, jouet des multitudes, qu'un souffle de son peuple va jeter sur l'échafaud !*

Et l'enfant-roi, et sa sœur, remplissant de son long martyre ce palais de Jérémie. Hélas ! ces enfants protégés par Mme Élisabeth.... ils regardent d'un œil misérable cette avalanche des populaces, pendant que les Suisses, statues armées, tombent sans mot dire dans ces thermopyles de la royauté ! Vous êtes cruel, mais que vous êtes un grand peintre ! On parle des images de sir Walter-Scott ; on nous cite son Château de Kenilworth, *où passe impérieuse et jalouse S. M. lady Élisabeth... Sir Walter-Scott est un faiseur de* trompe-l'œil; *vous, vous êtes le vrai peintre des ruines et du désespoir.*

Dans les tableaux que vous faites, point de paysages dans ces lointains éclairés par les feux de l'émeute, point de fleurs dans ce jardins foulés par le peuple en délire, point d'eaux jaillissantes dans ces mares où le crapaud se cache épouvanté du bruit des bastilles croulantes... A peine si vous prononcez une ou deux fois ces noms enchantés des poétiques forêts où la fanfare, le hennissement des chevaux, les joies du soleil et de la terre, les fêtes de chaque jour, prennent leurs ébats dans toute la liberté que donnait le pouvoir souverain... Meudon ! Trianon ! Choisy ! Versailles !

Hélas ! le roi, non plus que la reine, captifs

que Lamartine tient enfermés dans le Temple, *n'ont plus assez d'espérance pour jeter leur pensée en ces domaines de leur royauté évanouie ! A peine si parfois les fenêtres déguenillées qui s'ouvrent sur le préau de la prison des rois sont illuminées de fidélité, de prière et de pitié.*

Depuis le petit roi Joas, l'enfant de Racine; depuis le petit roi Arthur, l'enfant de Shakespeare, on n'a jamais rencontré dans les poëmes un enfant comparable à votre humble Dauphin. Vous le rappelez-vous quand il parcourt cette allée des Tuileries pleine de clair soleil et de feuilles fanées? Enfant, voilà le dernier rayon qui tombera sur tes cheveux bouclés! Le jardin du Temple n'a plus de soleil pour ton enfance! Oui, des bourreaux, et des blasphèmes à ton oreille étonnée; d'obscènes chansons contre ta mère et ton roi; Simon le geôlier fera répéter à tes lèvres pâlies par la fièvre des couplets infâmes!... Soyez assuré, maître, que vous avez fait là une tragédie pleine de contrastes et de douleurs. Rien n'y manque... Eh! seulement un peu d'indignation. Allons! Courage! Exécrez ces violences! Laissez parler les malédictions dont votre cœur est rempli.

Je voudrais sortir de ce Temple *où j'étouffe, et j'y reste malgré moi. Les prisonniers enfouis dans*

ces ténèbres, ces âmes remontées au ciel, moins une âme qui reste pour prier et pour bénir encore, sont moins torturés que je ne le suis moi-même. Ici, la double tour enserrée dans ses portes, dans ses piéges, dans ses tombes; les trous, les dalles, les clefs, les voûtes, les ferrailles; là-haut, le désert; tout au bas, la foule hurlante! les espions partout; pendant qu'autour de ces murailles funèbres s'agite, frénétique jusqu'à être lascive, la ronde du Ça ira! *au bruit du tambour.*

Et cependant, cher captif, vous qui pouvez vous enfuir au plus vite de ce cachot des rois, vous y restez à plaisir, vous nous forcez d'y rester avec vous, vous voulez boire jusqu'à la lie en cette coupe de fiel et de haine; c'est beau cela, c'est fier; il me semble aussi que je vous vois, Lamartine, tenant d'une main le marteau, et de l'autre main le ciseau du tailleur de pierres avec lesquels Louis XVI creuse lui-même une entaille nouvelle qui doit ajouter un verrou à son cachot; lui et vous, vous avez fait de cet outil un outil royal, vos mains l'ennoblissent doublement.

Je ne sais pas, en vérité, si quelque douleur se pourra comparer à ces douleurs que l'on éprouve dans vos prisons du Temple; l'heure de la mort sera plus douce, — comme aussi je ne crois pas que

quelque détail plus affreux se soit rencontré sous la plume d'un homme de génie, non pas même ces trente-six heures d'abaissement dans la loge du Logographe, *en présence de cette assemblée dont les convulsions viennent jusqu'à moi, mêlées de peur et de triomphe, d'énergie et de malaise. — Le roi mange pendant que sa monarchie tombe en parcelles, la reine seule s'efforçant, énergique et sublime créature, de retenir dans ses mains délicates un peu de cette poussière qui fut le trône de France !*

Vous le voyez, votre livre me passionne jusqu'à me donner le vertige. Je vous regarde avec l'étonnement de cette femme qui regardait un héros vivant. *Je me dis à chaque page nouvelle : — Dans cent ans ! comme ils vont admirer ces belles pages, qui sont trop proches de nous pour que justice leur soit rendue ! Ainsi, vous parlant à vous-même de votre livre, je vais au hasard, d'un meurtre à une vertu, d'une lâcheté à un héroïsme, d'une trahison à un dévouement ; plus je vais et plus je m'étonne, épouvanté de ces visions. A votre suite, que de bruits formidables ! J'entends le coup de la hache, le clapotement des piques, le traînement aigu du sabre, le cri strident de la charrette remplie ; les hurlements et les silences m'épouvantent.*

J'ai froid, j'ai peur; je retiens ma tête et mon cœur; les furies d'Euripide ne valent pas les vôtres. Écoutez! Les portes roulent sur leurs gonds rouillés, les chars grincent sur leurs roues saignantes, les bonnets reluisent d'une couleur rougeâtre, les clefs cliquètent, les bouteilles tintent, les pipes se culottent, les cris de la foule naissent, grandissent, tombent, meurent et reparaissent excités par quelque chose qui tombe, pleure ou se débat dans l'agonie.

Comment faites-vous pour réaliser, avec notre alphabet impuissant, l'effroi, l'agonie, la rage, les hurlements, les rires, les cris, les chansons, les Marseillaises, *les renversements, les guillotines, les famines, les assignats, les délations; les frénésies de ces êtres hideux, les vapeurs malsaines qui montent au cerveau des misérables? Et vous allez, vivant, libre, heureux, indifférent, dans les bagnes et dans les fanges méotides de nos premières et cruelles libertés? Voilà pourtant ce que vous nous faites subir dans ce livre impitoyable, sans trêve, sans relâche, sans merci, comme si vous vous plaisiez à nous ramener à ces plaies, à ces ordures, à ces gémonies, à ces exhalaisons de la tombe, à ces fanges où se traînent les tricoteuses et les lécheuses de guillotine, vous, le chantre inspiré de*

l'Elvire idéale, vous qui glissiez naguère par cette belle nuit d'Italie, rayonnante d'étoiles, sur ce lac dont la vague se brisait « à ses pieds adorés ! »

Eh bien! (à la condition que vous les maudirez !) toutes ces cruautés dont vous êtes le premier à souffrir, non-seulement on vous les pardonne, mais encore on éprouve une immense joie à deviner vos plus horribles énigmes. Ce geôlier Tochon, et sa tête grouillante, et ce geste que vous indiquez d'un mot... et d'un seul mot vous effacez ce chef-d'œuvre qui est au Louvre, le pouilleux de Murillo.

Dans ces tomes III et IV des Girondins, *j'ai retrouvé plusieurs des portraits que j'avais admirés dans les premiers chapitres; mais ces vives images sont agrandies, elles brillent d'un trait plus fier, d'une couleur plus sombre. — Tout homme célèbre ou simplement fameux a droit à deux portraits dans sa vie : quand il s'élève... et quand il est tombé! Ainsi vous faites; mais c'est grande hardiesse, même à vous, de reprendre en sous-œuvre ces images ressemblantes pour leur donner plus d'énergie, avec plus de relief. Combien de fois les avez-vous tracés d'une main ferme et généreuse, ces portraits de votre histoire? Combien de fois, déjà, Mme Roland?*

Combien de fois Vergniaud, votre louange, et Danton, votre énigme? Et la reine, le roi, Mme Élisabeth, l'enfant royal qui s'endort, frêle créature, au bruit des décrets qui brisent le trône de saint Louis. L'enfant, ce blond reflet de sa mère! Ange effrayant, qui passe, porté sur les bras de cette vierge sainte, Mme Élisabeth? Combien de fois nous l'avez-vous montré? Vous êtes inépuisable, vous êtes infatigable; vous voulez savoir les moindres phases de cette longue agonie de nos rois; vous les suivez à toutes les heures de leur passion; voici l'éponge enfilée, voici les clous et voici la couronne d'épines; on entend le flagellement.

En même temps, voici Saint-Just, qui dort la veille des massacres de septembre, pendant que Robespierre promène ses inquiétudes et ses doutes autour du sommeil de cet assassin sans remords et sans peur!

Ici, je vous en prie, et je vous en supplie en homme dévoué à votre gloire, et plus encore, méfiez-vous de Robespierre, méfiez-vous de cette générosité royale qui vous pousse à chercher, sans cesse et sans fin, ces pardons, ces excuses, ces repentirs, ces amours, ces probités, ces vertus, dans l'âme d'un pareil homme, le digne objet de l'exécration de ce peuple décimé par ce monstre.

Nodier, avant vous, Nodier, esprit charmant qui, par sa légèreté même, avait conquis tous les droits du paradoxe, avait tenté, dans une suite ingénieuse et clémente de portraits à la gouache, de nous faire supporter l'image de l'implacable terroriste..... Eh bien ! Nodier n'a pas évité le blâme de l'opinion publique, qui serait si volontiers impitoyable pour Robespierre. Encore une fois, méfiez-vous de cet homme; vous avez déjà fait beaucoup pour lui, beaucoup trop peut-être : vous l'avez expliqué, vous l'avez toléré, vous nous l'avez montré dans sa jeunesse, on pourrait dire dans son innocence ! *Plus d'un lecteur* de bonne foi *a murmuré contre vous ; plus d'un jaloux, plus d'un envieux, plus d'un imbécile a saisi ce prétexte pour s'écrier : « M. de Lamartine manque aux droits de l'histoire ! » — Il ne faut pas que ces clameurs se prolongent, et moi, je suis bien sûr que les vengeances publiques finiront par se faire jour dans votre éloquente histoire.*

Commencez donc, et tout de suite, il n'y a pas encore de temps perdu; mais à présent que le roi est au Temple, et que la Convention vient d'arrêter qu'il faut un arrêt de mort..... *il se fait temps que nous nous retournions contre Robespierre, et que Louis XVI rencontre un peu de clé-*

mence et de pitié dans les yeux d'un royaliste tel que vous!

Mon Dieu! nous le savons, votre tâche glorieuse, le noble but que vous vous êtes proposé, c'est d'arracher l'histoire de notre révolution à ce dieu sourd, muet, terrible, implacable : le Destin! *Vous voulez introduire, enfin, la Providence dans ces cavernes de cannibales. L'idée est grande et digne de vous; mais, croyez-moi, ne vous chargez pas d'expliquer tous ces crimes d'une façon providentielle; pour ne pas tomber dans des embarras inexplicables, laissez sa part de honte à la Fatalité, ne chassez pas entièrement le hasard de ces misères sans excuses; toute la lumière de votre flambeau ne suffirait pas à éclairer les recoins de cette caverne de* 1792-93; *laissez dans l'ombre ce qui échappe à votre intelligence; en un mot, ne cherchez pas la quadrature du cercle historique.*

Je le répète : Honte et malédiction sur Robespierre, impassible bourreau d'un si grand peuple! Enfin, ne jouez pas avec cette hache! Elle pourrait vous blesser. Non, non, quoique vous soyez esclave de la Providence au point de chercher à l'excuser jusque dans les crimes qu'elle a subis elle-même dans un instant d'impuissance et pour ainsi dire de déshonneur, il n'y aurait pas de jus-

tice divine si, en effet, le génie et la probité éloquente d'un homme, cet homme fût-il M. de Lamartine, pouvaient arriver à cette scandaleuse toute-puissance de réhabiliter le scélérat dont la main devait ouvrir tous ces abîmes. Ce serait à douter, par ce seul tour de force, de l'éloquence et de la vertu!

Encore une fois, prenez garde! Vous êtes si bon et si grand dans vos bontés, si calme dans vos justices, qu'il ne faudrait pas sacrifier la justice à la bienveillance. Enfin, vous êtes si patient dans cette lente révision du grand procès de la Terreur, que souvent vous vous apitoyez, sans y prendre garde, sur des êtres indignes, je ne dirai pas de votre intérêt, mais de votre attention.

L'auteur de Faublas, *ce vil roman écrit pour les Lovelace et les Clarisse de mauvais lieu, le voilà qui trouve grâce devant vous pour avoir fait un bon discours! Mais cet homme, sur lequel vous vous arrêtez avec une si grande complaisance, c'était le plus ignorant des hommes. Il pouvait mourir sur l'échafaud des Girondins, il s'est enfui si lâchement que les limiers de la mort ne l'ont pas découvert; plus tard, on l'a méprisé assez pour le laisser vivre, et c'est tout ce qu'il méritait. Puis, la tempête passée, il se mit à vendre, pour son propre compte, son* Faublas *dans une boutique du*

Palais-Royal, entre les filles et les filous du Directoire..... Sa boutique, contiguë au boudoir de la petite Lolo, — *à la Frivolité, — était tenue par cette même Lodoïska, si peu digne (pardon !) que vous la présentiez, de votre main, à cette libérale et austère Mme Roland. Ce Louvet était ignorant à ce point qu'il prit* Perge sequor ! *(une menace en latin que lui jetait un pamphlétaire de ce temps-là) pour un nom d'homme, et il répondit sérieusement à M.* Perge Sequor ! *Pardonnez-moi ces misérables détails, mais il ne faut pas que ces gens-là abusent de votre indulgence.*

En revanche, votre Marat est un écorché *de main de maître. Votre serrurier Didier, le typographe Nicolas, votre Barrère (prenez garde à celui-là !), et tant d'autres qui passent au milieu de votre histoire, on les accepte ! Allons encore, allons toujours : — le jeune du Vigier, ce beau jeune homme qui dispute sa vie aux bourreaux ; le vieil évêque de Saintes, héros qui bénit des martyrs ; je les vois, je les suis à la trace, je puis redire leurs moindres paroles... Hélas ! je m'arrête : je viens de revoir M. le duc de Penthièvre en son château de Bizy ! Le noble vieillard attend sa fille ; on lui apporte une tête arrachée aux joies de la multitude. Le corps de l'héroïne est resté à la profanation des bourreaux.*

A mesure que grandit votre œuvre, il sera nécessaire que votre haine en même temps grandisse; il sera bon de vous plaindre à la fois pour toutes les douleurs que vous avez déjà ressenties, pour toutes les douleurs qui vous attendent. Vos journées sans repos, vos nuits sans sommeil, vos hésitations, vos doutes, vos torpeurs, cet invincible ennui d'un juge suprême qui se trouble à l'heure de la sentence, en songeant que son arrêt est sans appel, en un mot les transes infinies qui sont renfermées dans un pareil événement historique, il me semble, en effet, que je les partage, et que chacun de nous doit prendre sa part dans ce formidable enfantement.

Heureusement encore que, dans ces funèbres tomes III et IV, vous avez eu quelques moments de répit en vous réfugiant, patriote inquiet, royaliste intimidé, dans la gloire, ou, si vous aimez mieux, dans l'ordre de l'armée, dans le bon sens militaire, dans la vertu du soldat, dans le calme de la guerre..... noble abri du drapeau qui flotte aux quatre vents du ciel, de la patrie qui espère, la sainte patrie innocente du crime des démagogues ! — Le passage de l'Argone, le jeune roi de Prusse si voisin du grand Frédéric, Brunswick étonné d'une guerre républicaine et française *à la fois ; Dumouriez, un de vos héros, véritable grandeur de tragédie ; le duc de*

Chartres, un vra[illegible] [illegible]
[illegible] et lui [illegible]
de Valois [illegible]
intrépide [illegible]
qui nous [illegible]

On oublie [illegible]
admirer [illegible]
tyran [illegible]
intrépide [illegible]
rie, qui [illegible]
et les louanges [illegible]
des contrastes [illegible]
Louis [illegible]
tionnée, [illegible]
noble et élégant [illegible]

Je vous [illegible]
pour vous, qui [illegible]
mais pour moi, [illegible]
reconnaissance [illegible]
par respect.

[illegible]





IX

C'EST ainsi que je priais et suppliais l'éloquent historien de ne pas oublier la juste consécration de son histoire. Absolument, à l'entendre, il était de mon avis; il n'y avait rien de plus juste et de plus nécessaire que de châtier comme il convient ces crimes de la force injuste. Il ne demandait que l'heure et le moment de montrer sa colère et sa haine, et nonobstant toutes les représentations il conservait cette placidité de son âme, et ne s'inquiétait guères de nos remontrances. Rien n'a ja-

mais égalé l'obstination de M. de Lamartine, et je ne crois pas que dans toute sa vie (en exceptant Mme de Lamartine et parfois Mlle Valentine de Cessiat, la véritable Antigone, honneur et consolation de cette illustre vieillesse) il ait jamais écouté sérieusement un utile conseil.

Je me rappelle, à ce propos, qu'il me lut un matin l'épouvantable et merveilleux récit de la reine de France courbant la tête sous le couteau... « *Cercueil pour la veuve Capet*, 7 francs ! » Ainsi se terminait et se termine encore ce chapitre funeste... et rien de plus.

Jugez de mon épouvante, et de quelle ardeur je sollicitais l'auteur des *Girondins* pour qu'il témoignât le deuil et l'indignation dont son âme était remplie. « Allons, disais-je, il est temps que le royaliste enfin se déclare. A quel moment comptez-vous donc vous manifester tel que vous êtes à ces consciences troublées qui vous lisent ? » Il ne savait que répondre ; à peine il m'écoutait. Il était plus semblable à l'écrivain qui balbutie une excuse qu'au disciple énergique de Tacite qui formule un arrêt. C'était pénible à voir. « Au moins,

lui dis-je en courbant la tête, accordez-moi un mot, rien qu'un mot. « Alors j'écrivis à la fin du chapitre : *Hélas !...* et lorsque, huit jours après, je relus le chapitre en volume, *hélas* avait disparu. Que d'éloquence perdue, et comme en ce moment je regrettais mes beaux discours !

Permettez, cependant, que nous donnions ici les lettres si pleines d'amitié que M. de Lamartine écrivait en réponse à nos réclamations. Le lecteur comprendra facilement que plus d'une réponse appartient à des lettres qui se sont perdues ; mais, la lacune étant de mon côté, le lecteur la regrettera moins.

Mon cher et illustre juge !

Voilà mon titre de noblesse littéraire et politique contresigné par la main d'un des plus illustres amis qui aient consolé et honoré ma vie. Je le fais copier en lisibles caractères, pour répondre un jour, dans ma vieillesse, à la triste obstination de mes ennemis.

Merci ! merci ! merci ! Je suis plus heureux de cet amical chuchotement à l'oreille que de ces mots imprimés pour cent mille lecteurs dans une feuille,

car il y a de l'apparat dans un article, il n'y a que de l'amitié dans un billet. Mais ce billet est le plus merveilleux article qui se soit jamais cloué avec un clou d'or, *comme dit Homère, à mon nom ! La reconnaissance l'y cloue davantage.*

Soyez heureux du bonheur que vous avez donné à Mme de Lamartine, à moi, à mes amis.

Si une fois vous permettiez que cette lettre fût insérée dans un journal de département, vous me le direz. Je m'en décorerais contre tant de haines. Votre nom fut souvent le bouclier du mien. Je me réjouis de ce que deux hommes comme nous, qui se connaissent et s'emboîtent si bien quand ils se lisent, persévèrent à s'aimer et à se le dire à travers la poussière d'encre qui se lève des journaux, des partis, des tribunes. Il n'y a qu'une chose bonne, a oublié de dire Salomon : — Aimer ses amis, et être aimé.

LAMARTINE.

4 avril 1847.

Mon cher Janin,

J'ai reçu votre belle et toujours bonne lettre. J'y réponds par un livre, c'est-à-dire par une page

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Monceaux, 10 octobre.

Mon cher et mille fois aimable ami !

Je vous remercie de la bonne nouvelle. Elle réjouira le cœur de tous ceux qui vous aiment, c'est vous dire assez qu'aucun n'en sera plus sérieusement heureux que moi. Oui, je voudrais être là, et attacher mon souvenir à une date de félicité durable dans votre vie. Mais j'y suis de volonté, et je vous bénis au nom de tous les esprits, de tous les bons sens, de toutes les imaginations de ce siècle et de ceux qui le suivront. Vous avez mille fois soulagé, consolé, ravi, ceux qui croient encore à cette trinité du goût. La vie heureuse et grave va commencer pour vous. Vous n'en aurez que l'intelligence plus libre, plus enfouie, et plus desinvolta, *pour combattre les sots et charmer les hommes de goût. Courage donc et bonheur.*

J'ai partagé vos regrets de la perte de M. Bertin. Dites-le bien, je vous prie, à sa famille, à qui je n'ai pas le droit de l'écrire. Quel que soit le côté politique que j'envisage dans telle ou telle question, il n'y aura jamais de question assez grosse entre nous pour me dérober le souvenir de ce qu'ils ont été

pour mon nom depuis vingt ans. Leur journal est pour moi une affection de famille. Quand il perd quelqu'un, il me semble que le temps et moi nous perdons quelque chose.

Adieu, mon cher et toujours brillant ami. Je suis au fond des bois et des montagnes, mais je les quitterai avec moins de regret en pensant que j'ai dans une des rues de ce Paris enfumé, l'officine du monde, un ami qui a su associer l'esprit et le bonheur. C'est vous seul.

LAMARTINE.

Mon cher et illustre ami !

Quel que soit le sort de mon nom et de mes œuvres dans l'obscur et douteux avenir, ce leur sera une gloire aussi certaine que douce d'avoir été l'objet d'une si belle et si studieuse étude d'un véritable écrivain. Mais, pendant que je vis, moi, c'est un bonheur bien senti, je vous assure, de trouver au fond de votre cœur assez de sérieux attachement pour l'homme, pour vous avoir attiré si fortement et si magnifiquement l'esprit à mon livre.

J'ai ma gloire aussi dans ma correspondance, mais j'en ai bien plus dans le fond de l'âme. Peu

m'importe qu'elle éclate au dehors, pourvu qu'elle me console et me réchauffe au dedans. Cependant, j'irai ce matin vous demander comment et dans quelle mesure je pourrais m'en décorer. Si mes quatre derniers volumes, les moins faibles selon moi, vous remuent encore, il y aurait une bien belle page en brochure à attacher à mes pages.

Adieu et amitié sans termes pour s'exprimer, et toutes les émotions de sensibilité et de reconnaissance. Jusqu'aux larmes de Mme de Lamartine. Elle voudrait vous les dire aussi.

LAMARTINE.





X

Les *Girondins*, pour beaucoup d'honnêtes gens, ont été la préface ardente de la révolution de 1848. Un des plus fiers esprits de ce temps-ci, M. Taxile Delord, homme à bon droit considérable par l'honneur, le mérite et la justice de l'historien, est l'un de ceux qui peuvent raconter dignement cette histoire où la liberté a proclamé son dernier appel. Dans *les notes* qu'il a laissées pour servir à l'histoire de 1848, M. de Lamartine a donné de grandes explications, pleines de vraisemblance, et quiconque interroge avec respect les

souvenirs de cet honnête homme y retrouvera des passages intéressants au degré suprême. Il nous a montré, non pas sans pitié, non pas sans regret, le roi Louis-Philippe écrivant lentement son acte d'abdication au milieu de l'étonnement des uns, de la résistance des autres, de la douleur de tous les prévoyants. Ah ! quelle tristesse et quelle énergie, et comme on sent que la reine a dit vrai quand elle a dit à l'un de ses ministres : *O Monsieur! vous ne méritiez pas un si bon roi!*

Sa vieillesse, abandonnée une seule fois par la fortune, remuait la pitié... On croyait voir s'éloigner avec lui la sagesse de la France. La reine, suspendue à son bras, se montrait fière de tomber avec l'époux, avec le roi qui restait sans trône et sans patrie. Inséparables dans le bonheur et dans l'exil, rien n'était plus touchant que ces deux vieillards sous leurs cheveux blanchis... La vieillesse et le malheur sont deux majestés... Des républicains même auraient pleuré derrière les pas de ce père et de cette mère au désespoir, chassés du foyer où ils croyaient laisser leurs enfants... On baisait leurs mains, on touchait leurs vêtements. De braves soldats, qui allaient tantôt servir la république, l'amiral Baudin et Lamoricière, baignaient de leurs pleurs les traces royales...

Dirait-on cependant que ces grandes paroles sont écrites par le même historien qui marchandait sa pitié à la reine Marie-Antoinette? En même temps, Lamartine s'incline avec le plus profond respect vers la duchesse d'Orléans, dont il avait si bien défendu la régence :

Elle n'était plus princesse, elle était mère.

Il salue au départ la reine Amélie :

Elle sanglotait, elle chancelait, il fallut que le roi la soulevât dans ses bras pour la placer dans la voiture... La duchesse de Nemours, grâce et beauté de cette cour, monta éplorée avec ses enfants dans la seconde voiture, cherchant d'un œil inquiet son mari, resté aux prises avec les difficultés et les périls de son devoir...

Dans ces pages émues, que signerait des deux mains le royaliste le plus dévoué, c'est surtout pour M. le duc de Nemours que M. de Lamartine a réservé son admiration et sa pitié. Nous le voyons dans ces pages rapides tel qu'il était : impopulaire et plein de courage, exempt de toute ambition, et ne songeant qu'aux destinées de la

duchesse d'Orléans et des deux enfants confiés à sa garde.

Un instant, au milieu des sympathies qui l'entouraient de toutes parts, Mme la duchesse d'Orléans a pu *rêver le rôle d'une seconde Marie-Thérèse :* ... « La présence d'une femme jeune et belle, présentant un enfant orphelin à la Chambre des Députés, pouvait arrêter la monarchie sur sa pente... Alors la duchesse se mit en marche. Elle tenait à la main le comte de Paris, son fils aîné. Le duc de Chartres, son autre enfant, était porté dans les bras d'un aide de camp. Le duc de Nemours, prêt à tous les sacrifices pour sauver sa belle-sœur et la royauté de son pupille, marchait à côté de la princesse... Lamartine regarda, plaignit dans son cœur, et *passa.* » Ici, nous ne voulons pas disputer avec ce grand citoyen et notre intime admiration, mais peut-être en ce moment il devait s'arrêter.

Ce n'est pas à nous à le juger; nous l'avons trop aimé pour laisser sur sa mémoire un pareil blâme. Enfin, il s'est montré si magnanime en tout le cours de cette révolution si rapide, il s'est conduit si courageusement dans cette im-

mense émeute où son éloquence égala son courage, il nous a tirés si complétement de l'abîme où nous enfonçions, que nous ne comprenons pas les rancunes et les haines dont sa gloire est offusquée. Heureusement la reconnaissance et les respects du monde entier l'ont suivi dans sa tombe. On a vu les nations étrangères, les nations chrétiennes, se couvrir d'un crêpe et chanter sa louange au pied des autels. Rappelons-nous donc les paroles de Lamartine à ce peuple en fureur qui nous voulait imposer le drapeau rouge, et malheur à l'homme injuste qui voudrait le condamner!

Le soleil d'hier vous a vus généreux et modérés, magnanimes dans la victoire, et que verrait le soleil d'aujourd'hui, citoyens? Il verrait un autre peuple, un autre peuple d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui, les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité, qui n'est que la vôtre; substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution sans crimes; commander à son gouvernement d'arborer en signe de concorde l'étendard d'un combat à mort entre les citoyens d'une même patrie, le drapeau rouge? J'aimerais mieux le drapeau

noir, ce drapeau qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité, et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter.

Et plus loin, l'éloquence allant grandissant avec l'émotion populaire :

Non, vous ne me ferez pas reculer, vous ne me ferez pas taire tant que j'aurai un souffle de vie sur les lèvres. J'aime l'ordre, j'y dévoue, comme vous voyez, ma vie; j'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée ; j'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le scandale de la liberté ; mais, quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis ! que dis-je ? précisément peut-être parce que j'y suis né, parce que j'ai moins travaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour contempler vos détresses et pour y compatir de plus haut, ayez confiance dans mes conseils, repoussez ce drapeau de sang ! Abolissez la peine de mort, et relevez le drapeau de l'ordre, de la victoire et de l'humanité !...

Vous avez montré aujourd'hui à Dieu et aux hommes, leur disait-il encore, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir d'un tel peuple en s'adressant à ses vertus. Ce jour sera inscrit dans votre histoire au niveau des plus grandes journées de votre vie nationale ; car la gloire

que vous y avez conquise n'appellera pas sur vous les malédictions des victimes ou les ressentiments des peuples, mais les bénédictions de la postérité. Vous avez arraché le drapeau de la Terreur des mains de la seconde République! Vous avez aboli l'échafaud! C'est assez pour deux jours! Allez rassurer vos femmes et vos enfants dans leurs demeures, et dites-leur que vous avez bien mérité non-seulement de l'histoire, mais du cœur humain et de Dieu.

On frémissait chaque fois que M. de Lamartine a raconté ce terrible et cruel moment de sa vie. Il a marché trois jours durant dans cette émeute, et pendant trois jours son courage a tenu tête à ce que la race humaine a de plus féroce, à la faim.

Le peuple en fureur demandait la tête de Lamartine : « Oh! plût à Dieu, s'écria-t-il avec un geste incomparable, que vous eussiez tous sur vos épaules une tête pareille à la mienne! » — « Il nous faut, citoyen, disait un homme en bonnet rouge, un décret pour le partage des biens. » A quoi Lamartine, avec un sang-froid digne du cardinal Maury, mieux encore, du cardinal de Retz : « Citoyen, reprit-il, j'y consens. Tu vas écrire toi-même le décret, le gouvernement pro-

visoire le signera. » Sur quoi, le nouveau Gracchus prit la fuite : il ne savait pas même signer son nom. — « *Ça n'est pas plus difficile que cela,* » dit le héros en souriant. « Mais, lui disait quelqu'un, dites-nous franchement ce que vous avez ressenti quand vous étiez dans la griffe du lion? — J'avais peur; mais, sitôt que ma main s'est enfoncée dans la crinière, alors j'ai compris ma victoire! »

Il avait très-souvent de ces réparties superbes qu'il appuyait du feu de ses regards. Un soir de l'hiver qui suivit sa chute, et comme autour de lui déjà se faisaient la solitude et le silence, on vint à parler de la réputation. Il était accoudé à sa cheminée, et, se tournant vers l'auditoire, il prononça ces belles paroles : « La réputation est un bloc de marbre : on le déchire, on le brise, on le foule; il en sort à la fin une muse, et même un Dieu. »

Voilà le grand homme outragé par les pleutres, voilà pourquoi toutes ces insultes parties de si bas, même après sa mort! Mais, Dieu soit loué, comme il les méprisait! Que de belles vacances il s'est données entre ces cruelles péripéties! Lui-

même il a raconté comment, entre deux orages populaires, il lui fut permis de se reposer vingt-quatre heures en ces lieux qu'il a tant aimés.

Saint-Point, 1849.

Vous savez que je suis venu dans le pays de ma naissance il y a quelques semaines pour rétablir ma santé, atteinte jusqu'à la sève, et pour respirer le vieil air toujours jeune des coteaux où nous avons respiré notre première haleine, comme on renvoie à sa nourrice, bien qu'elle n'ait plus le même lait, l'enfant maladif que le régime des villes a énervé. Vous savez que j'y suis venu aussi, surtout pour de pénibles déracinements domestiques de propriétés, de maisons paternelles, de séjours, d'affections, d'habitudes, comme on va une dernière fois dans la demeure vénérée de ses pères, pour la démeubler avant de secouer la poussière de ses pieds sur le seuil chéri, et de lui dire un pieux adieu. Je suis sous ma tente, en un mot, pour enlever ma tente pour la replier, et pour aller la replanter, déchirée et rétrécie, je ne sais où. C'est à cela que je suis occupé pendant le court loisir que m'ont donné par force la nature et les affaires politiques, d'accord pour me congédier de Paris.

Chemin faisant il rencontre un vieillard qui l'a vu naître, et ce vieillard, aveugle, le reconnaît à

sa voix : Ah ! monsieur Alphonse, soyez le bienvenu. Voici cependant le récit du vieillard :

Ma fille me disait : « Le pays est mort ; il semble que la cloche pleure au lieu de carillonner. » On disait aussi que vous ne reviendriez jamais ; qu'il y avait eu du bruit là-bas ; qu'on vous avait nommé un des rois de la république ; et puis, qu'on avait voulu vous mettre en prison ou en exil, comme sous la Terreur. Il est venu au printemps un colporteur qui vendait des images de vous dans le pays, comme celles d'un grand de la république ; et puis il en est venu en automne qui vendaient des chansons contre vous, comme celles de Mandrin. J'ai bien pleuré quand ma fille m'a raconté cela un dimanche en revenant de la messe. Est-ce bien possible, ai-je dit, que M. Alphonse ait fait tous ces crimes ? et que lui, qui n'aurait pas fait de mal à une bête quand il était petit, il ait fait couler le sang des hommes dans Paris, par malice ? Et puis, quelques mois plus tard, on dit que ce n'était pas vrai ; et puis on n'a plus rien dit du tout.

En un mot, voilà toute l'histoire. Le père Dutens (c'est le nom du vieil aveugle) en savait aussi long que M. Guizot ou M. Thiers.

Hélas ! artisans malheureux de ces révolutions passagères, quel destin est le vôtre ! On vous calomnie, on vous glorifie, on vous oublie, en voilà

jusqu'au jour solennel et radieux où la postérité vous dresse un autel. Ce jour de gloire et de vengeance, on dirait déjà qu'il est arrivé pour M. de Lamartine. Il a vécu longtemps, après ces grands jours, dans le silence et l'obscurité. En vain le préfet de la Seine, ami des poëtes, avait arrangé pour cet hôte illustre, hôte oublié de la cité qu'il a sauvée, une maison dans un angle enchanté; en vain à ce châlet de Passy, trop voisin de ce rieur monotone appelé Rossini, le premier magistrat de la cité miraculeuse avait donné à la retraite où le poëte allait mourir sans une plainte l'eau, l'ombrage et les fleurs; jamais M. de Lamartine n'a pu s'y plaire. Il n'a pas reconnu dans les gazons de la Muette, où se promenait d'un pas léger la reine Antoinette, entre ses deux gardes du corps, le vieux Gluck, son maître, et Piccini, le rival de Gluck! Inutilement, la propriétaire excellente et parfaite de la Muette, la digne épouse de Pierre Érard, avait offert la clef de son parc à son voisin le poëte, il n'y voulait pas entrer. « Il y avait cependant de belles violettes, disait-il, quand j'y conduisais dona Elvire! — Allez, lui dis-je, en bien cher-

chant les violettes, elles y sont encore, à la même place, abritées par la même charmille. » On eut beau faire, il refusa même une promenade quotidienne au bois de Boulogne ; il le trouvait désormais trop sablé, trop paré, pour son errante fantaisie. « Ils me l'ont gâté, disait-il, je ne reconnais plus le bois qui croissait sans culture ; on rencontre autour de ces lacs trop de monde et trop bien vêtu. » Une botte de foin, une paysanne à la libre allure, un bel enfant à cheval sur un âne, et dans quelque auberge voisine l'omelette au cerfeuil, il n'en voulait pas davantage. Il disait qu'il ne voulait pas mourir dans le palais que la ville de Paris prêtait à son indigence. Il était bien loin des derniers jours qu'il s'était faits si charmants :

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Quand il était plus jeune, il ambitionnait une plus belle mort; il avait résolu de mourir plein de force et plein de vie, à l'heure où il reste à la parque encore de quoi filer.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine :
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine,
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter;
Et l'aile de la Mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

Il est mort en prose, et personne au dehors de sa maison d'emprunt n'a demandé : « Qu'avez-vous fait du grand poëte ? » D'abord il s'étonna de ce grand silence; il y fut bien vite accoutumé. On s'y fait vite avec un peu de mépris pour les ingrats qui vous oublient; il n'en tira pas d'autre vengeance, et ne s'inquiéta, sinon pour les renier, des honneurs funèbres que pouvaient lui rendre ces oublieux de la gloire. Ainsi rien ne lui coûta dans cette orgueilleuse renonciation aux louanges suprêmes que la vanité médiocre accepte comme une récompense.

Lui-même il l'a dit, songeant sans doute au *maître-jour :*

Les hommes doués d'une sensibilité excessive jouissent plus et souffrent plus que les natures moyennes et modérées. J'ai participé à ces excès d'impressions dans la mesure de mon organisation. Ceux qui sentent plus expriment plus aussi : ils sont éloquents ou poëtes. Leurs organes paraissent faits d'un métal plus fragile mais plus sonore que le reste de l'argile humaine. La vie du vulgaire est un vague et sourd murmure du cœur; la vie des hommes sensibles est un cri; celle du poëte est un chant.

Dans ces beaux vers adressés à Lamartine par Alfred de Musset, et que n'a pas lus Lamartine (à vrai dire, il ne croyait qu'à sa propre gloire), il y avait ce beau passage qui convient si bien à nos douleurs :

O poëte! il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Eh! de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changements d'êtres si variables :
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer?

Comme on le conduisait au tombeau (si rare était l'assistance ! il y avait plus de vieillards que de jeunes gens !), ses amis, dans cette voie douloureuse où l'hiver menait ce grand deuil, s'entretenaient des bontés, des grâces infinies et de la bienfaisance inaltérable de Lamartine. On voudrait, mais en vain, raconter ces histoires si touchantes, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de l'abondance ou de la simplicité du bienfait. Lamartine était la providence des poëtes. La première fois qu'il rencontra Briseux, le chantre excellent des Bretons : « Voyez-vous, lui dit-il, nous ne faisons qu'une famille ; il ne faudrait pas que les poëtes mes confrères se gênassent avec moi. Je n'ai que de grands embarras, jamais de petits. Donc j'ai toujours à votre service un billet de mille francs. »

Un autre (ô France hostile à l'écrivain libre !) venait solliciter de M. de Lamartine un secours, et comme le poëte le reconduisait, il sentit le vent de bise et devina la misère sous cet habit encore présentable : « Allons, dit-il, vous oubliez votre paletot. » En même temps il plaçait de sa main diligente sur les épaules du

pauvre diable un vêtement tout neuf, doublé de soie et piqué par l'aiguille des fées parisiennes, que son tailleur lui avait apporté le matin même.

Ce Paris, qu'il avait sauvé, ne voulut pas voir passer son cercueil. Ses confrères, les anciens membres du Gouvernement provisoire, étaient empêchés le jour de ses funérailles; absente était la jeunesse, autant qu'aux obsèques de Musset. Mais qu'importe?

Voyez, dans ces campagnes où passe le grand cercueil, sans autre ornement que le nom du mort couché là, accourir ces vignerons qui le bénissent; voyez ce peuple agenouillé qui porte à ses lèvres tremblantes ce drap noir des pauvres gens; voyez sur le passage de Lamartine ces vieux prêtres, ces jeunes pâtres, ces enfants aux bras de leurs mères; écoutez sortir de la contrée où le printemps va venir ces louanges de l'ancien maître. Entrez dans la chapelle où reposent les aïeux, l'épouse et la jeune fille attendant Lamartine; écoutez les voix, les silences; adorez enfin le poëte enfoui entre sa femme et son enfant. En ce moment, vous comprendrez que la gloire n'est pas un vain rêve, et

que la justice arrive à qui sait l'attendre, quels que soient l'ingratitude et l'oubli des nations.

Nous aussi nous voulions le suivre et le ramener en ces lieux charmants où son ombre aimée a retrouvé les beautés, les chansons, l'enchantement d'autrefois; mais pourquoi faire? A quoi bon? Que pouvons-nous raconter que nous n'ayons déjà vu dans ses livres? Comment il est mort? Il nous l'a dit lui-même à l'avance en nous racontant la mort de Jocelyn :

La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
« — Marthe ! dis-je, est-il vrai ?... » Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
« — Trop vrai ! Montez, monsieur; on peut le voir encore :
On ne doit l'enterrer que demain, à l'aurore.
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
« — Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien ? N'en point garder était toute sa gloire. »

Voilà la mort de Lamartine, et si nous voulons raconter l'admirable transformation de son visage et ces beautés suprêmes de la mort que chaque témoin a signalées sur le plus beau de nos poëtes, aussi beau que Virgile, aussi beau

que Milton, Lamartine aussi nous racontera sa transfiguration, à quatre heures du matin, le lendemain du vingt-huit février 1869 :

Son visage était calme et doux à regarder :
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées ;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.....
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait le réveiller.

Ceux qui l'ont porté à sa demeure suprême ont reconnu le paysage enchanté, le hameau, le clocher, l'ombre et le soleil, les rayons, le sable rouge à travers les bruyères, les côtes aiguës des montagnes du Mâconnais et du Beaujolais, toute la chaîne des Alpes, l'austère vallée où grandissent les hêtres et les châtaigniers au murmure du ruisseau ; enfin, leur tâche funèbre accomplie, ils iront saluer à Milly les tours, le balcon, le jardin, le verger, les saules sur le bord de l'élang. Lui-même il en a si bien parlé, d'une façon si touchante, lorsque, les yeux fermés, il voulait se souvenir !

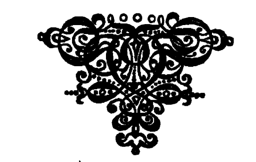
Et maintenant nous prenons congé de vous, ô maître illustre! ô grand ami! qui, ne pouvant pas nous faire glorieux, nous rendiez si contents, rien qu'à prononcer nos humbles noms de votre voix sympathique! Un regard de votre clémence était une force, une consolation, un ordre à bien faire, un commandement de rester dans les bons et fidèles sentiers. Nous vous avons bien aimé, bien écouté, toujours suivi; maintenant nous voilà seuls, cherchant en vain votre étoile et trouvant à peine votre écho. Dormez donc et pardonnez, si vous ne l'avez fait avant de mourir, à ce peuple ingrat qui courait, vous laissant passer, après les pompes stériles d'un porteur de toges oublié le lendemain.

Pas de confusion possible! à chacun sa récompense, ici-bas et là-haut. Dracon, fameux par ses lois sans clémence, est porté sur un bûcher de cèdre odorant, dans son manteau de pourpre, teint six foix. Jamais cortége plus magnifique et plus belles funérailles. Hommage, honneur, hécatombe à Dracon!

Au bon Théocrite, la joie et l'honneur des campagnes, une couronne de cytise, une douce

Nénie, une libation du lait de ses chèvres, et le feu pétillant du bois de la vigne qu'il a plantée! Il est pleuré des Nymphes de Sicile; les bergers de l'Ida recueillent ses cendres sacrées dans une urne élégante en bois de hêtre, ouvrage de leurs mains.

Éternellement, l'écho de ces collines redira la louange du poëte adoré.





X

L'ÉLOQUENCE, par sa dernière volonté, était absente du convoi de Lamartine. A l'exemple du comte Alfred de Vigny, son confrère, il a voulu préserver son cercueil des louanges funèbres. Il comptait sur les gardiennes suprêmes de sa gloire : la solitude et le silence. Il y avait déjà dix années qu'il s'était habitué à leur fidèle compagnie. Il n'en voulait pas d'autre à son convoi[1]; mais, chose incroyable, en

1. Au mois de novembre 1859, il écrivait à M. Martin,

songeant que nous parlons du grand génie à qui tous les poëtes de ce bas monde ont obéi pendant quarante ans, et qu'ils ont accablé de leurs vers, l'élégie et l'apothéose ont brillé par leur absence de ce convoi funèbre. Edmond Texier, son ami de tous les jours; M. de Laprade, un véritable enfant de Milly; Émile Augier et Jules Sandeau, ses confrères, et le vaillant écrivain que Lamartine aimait de tout son cœur, Louis Ulbach, déjà frappé du châtiment le plus

l'auteur du *Presbytère*, une lettre désolée et courageuse, et dans cette lettre il disait :

« ... *Le chagrin, la maladie qui passe de l'âme au corps par une contagion fatale, m'ont empêché de répondre à ce touchant témoignage d'amitié. La douce liqueur paraît d'autant plus douce aux lèvres qu'il y a plus d'amertume dans le cœur. Il ne peut y en avoir plus que dans le mien ; je ne cherche pas à le cacher. Un homme vaut un peuple, quand le peuple est dans son tort et que cet homme est dans son droit.*

« Monceaux, 14 novembre 1859.

« P. S. *Je quitte dans huit jours ce berceau de ma famille pour ne le revoir jamais !*

« LAMARTINE. »

Lui, le grand orateur, la voix apostolique
Qui fit un jour darder le mot de République
Sur le front, dans le ciel des peuples tressaillant,
En un retour de frénésie
Tous les chiens enragés de la démagogie
Le mordirent en aboyant !

Lui, le grand citoyen qui dans le gouffre en flamme
Avait jeté ses biens, et son corps et son âme,
Pour sauver du volcan la France en combustion,
Quand il eut faim, pauvre grand homme !
« C'est un mange-tout ! » dit le bourgeois économe,
Et s'enferma dans son bastion !

Doncques, se voyant seul et le sort si sévère,
Dolent, il prit sa croix et gravit son calvaire.
Quelque bonne âme ouït, le jour étant fini,
Un soupir qui demandait grâce,
Et ce suprême cri qui montait dans l'espace :
Eli ! lamma sabacthani !

Mais nul ne se risqua vers les cimes désertes.
Les yeux levés au ciel et les deux mains ouvertes,
Dans un silence grave alors il s'enferma,
Et, muet comme un pic austère,
Dans cette immensité de gloire et de misère,
Sans une plainte, il expira ! (1)

1. *Mai res s'aventure vers la cino deserto...*
Lis ine countemplation e li des man duberto
Dins un silenci grèu alor èu s'amagni,
Et mut coum soun li mountagno,
Au mitan de sa glori e de sa malamagno,
Senso plagnun èu mouriguè.

Belle œuvre et belle action! Mais le seu poëte est mort parmi ceux qui pouvaient encore, à force de génie, excuser et racheter les hontes de ce siècle agonisant.




OCCVPA PORTVM
IOV AVST



LIVRES D'AMATEURS

EN VENTE A PARIS, CHEZ D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

RACE aux efforts dévoués et persévérants de certains bibliophiles qui n'ont reculé devant aucun sacrifice pour donner à leurs publications tout le luxe typographique qu'on pouvait désirer, le goût des beaux livres s'est remarquablement développé depuis quelque temps. Bien des personnes qui n'avaient vu jusqu'ici dans l'impression qu'un vulgaire procédé mécanique pour traduire la pensée commencent à comprendre que la typographie peut avoir, elle aussi, sa place dans le domaine artistique. La beauté du papier, l'élégance du caractère, la netteté du tirage, la disposition harmonieuse des pages et des ornements typographiques, ne sont plus choses indifférentes pour le public éclairé, et l'on reconnaît que les œuvres du plus grand mérite sont encore rehaussées par le luxe de l'édition, qui en fait mieux ressortir toutes les beautés.

En présence de ce retour vers les belles publications,

nous avons pensé qu'il pouvait y avoir désormais pour les livres d'amateurs une place marquée dans la librairie. Ayant eu, dans nos rapports avec la plupart des bibliophiles, l'occasion d'étudier les monuments typographiques du XVIe et du XVIIe siècle, nous avons combiné les données anciennes avec les innovations de l'imprimerie moderne, et nous avons entrepris de faire des éditions dignes des amateurs auxquels nous nous adressons.

Nous n'avons, du reste, appliqué ces conditions de luxe qu'à des œuvres d'une valeur reconnue ou d'un intérêt littéraire incontestable. Nos publications se divisent en trois séries : les *Classiques français*, in-8°, qui comprendront les chefs-d'œuvre de notre littérature ; — les *Romans classiques* du XVIIIe siècle, grand in-8°, — et le *Cabinet du bibliophile*, in-16, recueil de pièces rares ou curieuses et de textes originaux.

Nos éditions, rarement accompagnées de notes ou de commentaires, et ne donnant que les variantes qui offrent un sérieux intérêt littéraire, ont pour but unique de rétablir les textes dans leur rigoureuse exactitude, tout en les présentant de la façon qui peut le mieux en faciliter l'intelligence. Ce travail de l'établissement d'un texte, qui ne se manifeste par rien d'apparent, a néanmoins une grande valeur et une incontestable utilité. Le mérite de ces publications n'a pas échappé à l'attention de S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique, et, par sa souscription à nos *Classiques français*, il a rendu hommage en même temps au travail consciencieux de l'édition et aux soins apportés dans l'exécution typographique.

CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés avec la souscription du Ministère de l'Instruction publique.

IN-8°. — TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES.

En vente : SATIRES DE REGNIER, 1 vol., 20 fr. — MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD, 1 vol., 20 fr. — LETTRES PERSANES, de Montesquieu, 1 vol., 20 fr. — RABELAIS, 3 vol. à 20 fr. (les deux premiers en vente).

En préparation : LA BRUYÈRE. — MONTAIGNE. — VILLON. — MAROT.

Dans le même format : THÉATRE COMPLET DE BEAUMARCHAIS, avec les variantes. Portrait gravé à l'eau-forte. 4 vol. in-8 à 12 fr. 50 . . . . 50 fr.
(Le premier volume en vente.)

ROMANS CLASSIQUES

Du XVIII siècle

GR. IN-8°. — TIRAGE A 300 EXEMPLAIRES.

En vente : MANON LESCAUT, 1 vol., 15 fr. — LE DIABLE BOITEUX, 1 vol., 15 fr. — PAUL ET VIRGINIE, 1 vol., 15 fr.

Nota. Il a été fait spécialement, pour cette édition de *Paul et Virginie*, une série de 4 EAUX-FORTES par V. FOULQUIER. La série se vend à part, ou avec le volume, 10 fr.

En préparation : GIL BLAS, 2 vol. à 20 fr. — 40 fr.

CABINET DU BIBLIOPHILE

IN-16. — TIRAGES A TRÈS-PETITS NOMBRES.

En vente : PREMIER TEXTE DE LA BRUYÈRE, 1 vol, 10 fr. — CHRONIQUE DE GARGANTUA, 1 vol., 5 fr. —

LA PUCE DE Mme DESROCHES, 1 vol., 7 fr. 50 c. — PREMIER TEXTE DE LA ROCHEFOUCAULD, 1 vol., 7 fr. 50 c.

Pour paraître très-prochainement : AMUSEMENTS SÉRIEUX ET COMIQUES (de Dufresny). 1 vol. — LETTRES TURQUES (de De Saint-Foix). 1 vol. — SATIRES DE DU LORENS, 1 vol.

En préparation : CHRONIQUE DE PANTAGRUEL. — FARCE DE PATHELIN. — Satires de VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. — Poésies de TAHUREAU. — Poésies de GILLES DURAND.

NOTA. — *Tous ces ouvrages sont imprimés en caractères anciens, avec ornements dans le texte, sur papier vergé de la plus belle qualité. — Titres en deux couleurs. — Brochage d'amateur.*

PUBLICATIONS DIVERSES

DECAMPS ET SON ŒUVRE, par Ad. Moreau, 1 vol. gr. in-8°, avec 8 planches hors texte. — Tirage à 200 exemplaires. (Paraîtra en mai 1869.)

LES FABULEUSES BÊTES DU BONHOMME, étude sur les Fables de La Fontaine, par Ch. Franceschi. 1 vol. in-8° sur très-beau papier vergé de Rives. — Tirage à 600 exemplaires. . . . . . . 10 fr.

Exemplaires sur papier Whatman et sur papier de Chine . . . . 20 fr.

(Paraîtra en mai 1869.)

GRESSET (LES POÈMES). In-8° à 100 exemplaires. (*Épuisé*) . . . . 25 fr.

